

«TOTALIZE»

▲ Le général Henry Duncan Crerar, commandant de la *1st Canadian Army*, est une figure méconnue, éclipsée par son supérieur Montgomery et son brillant subordonné Simonds. Accaparé par de lourdes fonctions administratives et politiques en tant que chef du corps expéditionnaire canadien en Europe, il aura l'intelligence de confier la conception des opérations au chef du *IIInd Corps*.
Bibliothèque et Archives du Canada



OU LA DIFFICULTÉ À CONVERTIR UN SUCCÈS TACTIQUE EN UNE EXPLOITATION VICTORIEUSE

Alors que « Cobra », l'opération qui a permis de rompre le front allemand fin juillet 1944, a été largement médiatisée, on ne peut en dire autant de l'opération « Totalize ». Cataloguée dans la catégorie des offensives infructueuses britanniques, dont « Goodwood » reste l'archétype, cette opération mérite pourtant mieux que cela. La percée du *IIInd Canadian Corps* en direction de Falaise entre le 7 et le 10 août 1944 a en effet offert l'opportunité d'une exploitation victorieuse qui aurait conduit à un encerclement complet de la *Wehrmacht* au sud de la Seine. Mais l'espoir fut déçu, et « Totalize » constitue une remarquable étude de cas pour comprendre la difficulté à convertir une percée initiale en une exploitation victorieuse, une manœuvre fondamentale de la guerre mécanisée moderne.

30 juillet 1944, après une longue période de blocage, la situation des Alliés en Normandie se décante. Le front allemand a été rompu à l'ouest, et les chars de Patton déferlent sur la Bretagne et la Mayenne. Mais de leur côté, les Anglo-Canadiens piétinent toujours. Lors de l'opération « Spring », le 25 juillet, les Canadiens ont échoué à percer au sud de Caen. Quand Montgomery saisit l'ampleur du succès de « Cobra », il devient pour lui indispensable de « sortir aussi les Britanniques ». Militairement, percer à l'Est piégerait les armées allemandes au sud de la Seine dans une manœuvre classique d'enveloppement dont les Anglo-Canadiens formeraient la pince Nord et Patton la pince au sud. Politiquement, elle est indispensable, tant le crédit des Anglais en général et de leur commandant en chef des forces terrestres alliées, Bernard Montgomery, en particulier s'est dégradé depuis les échecs répétés à Caen. Si « Monty » ne veut pas définitivement basculer dans l'ombre de son allié, il doit absolument retrouver les premiers rôles. Il décide donc d'engager tous ses moyens. À l'attaque des Anglais de la 2nd Army en direction de Vire (opération « Bluecoat ») doit se joindre, sous huitaine, une offensive de la 1st Canadian Army le long du corridor Caen-Falaise (opération « Totalize »). Une fois le carrefour routier de Falaise, situé à 30 kilomètres au sud, conquis, les deux armées pivoteront sur leur gauche et fonceront en direction de la Seine.

« TOTALIZE » : CHEF-D'ŒUVRE DE PLANIFICATION ET D'INNOVATIONS TACTIQUES

La planification de « Totalize » est confiée au général Guy Simonds, l'un des plus jeunes et des plus talentueux officiers canadiens en charge de la 1st Canadian Corps. L'homme sait qu'il va frapper du fort au fort sans pouvoir compter sur l'effet de surprise. La fine fleur de la *Panzerwaffe* (1. et 9. *SS-Panzer-Divisionen*) s'est retranchée dans les villa ges, les a garnis de canons antichars et est soutenue par une réserve blindée. (12. *SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »). Le paysage de plaine agricole, considéré comme un véritable « charodrome », s'est finalement révélé très favorable aux défenseurs. Les Allemands surplombent leur adversaire (en 10 kilomètres, l'altitude s'élève de 46 à 126 m) qui attaque en terrain découvert. Comment démanteler cette ligne alors que « Monty » s'y est cassé les dents avec sa charge de chars lors de « Goodwood » et que Simonds lui-même a connu un échec sanglant en tentant un assaut d'infanterie nocturne le 25 juillet ?

Le Canadien construit son opération en trois temps. La phase I consistera en un assaut de nuit mené par deux divisions d'infanterie appuyées par deux brigades blindées. L'obscurité protégera les assaillants des 8,8cm et 7,5cm mais aussi des mitrailleuses. Pour désorganiser davantage les défenseurs, Simonds obtient l'appui du *Bomber Command*. Le 7 août à 23h00, un millier de Lancaster devra déverser 3 462 tonnes de bombes sur les positions allemandes. Outre l'effet moralement dévastateur espéré, ce bombardement économisera l'artillerie, qui pourra se concentrer sur une double mission : couvrir l'avance des colonnes par un barrage roulant et assurer une contrebatterie, une tâche jusque-là négligée dans l'Armée canadienne. Les 720 pièces sont alimentées à 650 obus chacune.

Profitant de cette couverture d'acier, deux *Task Forces* interarmes entièrement mécanisées – composées chacune d'une brigade d'infanterie, d'une brigade blindée et de véhicules spécialisés de la 79th *Armoured Division* (chars fléaux) –, avanceront en colonnes pour déborder les villages fortifiés, sécuriser le terrain et ainsi ouvrir des brèches profondes de 6 kilomètres pour la force d'exploitation. Pour permettre à l'infanterie d'accompagner les chars, l'ingénieur général réaménage des automoteurs d'artillerie Priest en véhicules de transport de troupes blindés : les Kangaroo. Pour guider ses colonnes dans la nuit, des canons Bofors tireront des obus traçants au-dessus des axes et des fumigènes de couleur désigneront les objectifs. Un système de radionavigation artisanal est même spécialement mis au point pour les troupes d'assaut. En outre, des projecteurs de DCA seront braqués vers le ciel pour éclairer le terrain par réverbération sur les nuages.



▲ Guy Granville Simonds est le concepteur du plan. Pour des raisons d'intégration avec l'Armée britannique et d'admiration à l'égard de « Monty », il raffine la doctrine anglaise par des innovations techniques (Kangaroo) ou tactiques (attaque de nuit, phalanges), mais sans en changer l'esprit. Bibliothèque et Archives du Canada

▼ Deux soldats de la 2nd Canadian Infantry Division grillent une cigarette dans la matinée du 8 août. Après une nuit d'efforts, ils doivent encore nettoyer de nombreux points d'appui qui freinent le déploiement des unités mécanisées de la 2^e vague. Bibliothèque et Archives du Canada





Dans l'après-midi du lendemain commencera la phase II qui doit convertir la percée en une exploitation. Comme jusque-là toutes les opérations anglo-canadiennes s'étaient vite épuisées, victimes de contre-attaques violentes des *Panzer*, Simonds programme un second tapis de bombes sur les zones probables de rassemblement des réserves allemandes pour les anéantir. Si tout va bien, dans l'après-midi du 8 août, la *4th Canadian Armoured Division* et la *3rd Canadian Infantry Division* s'engouffreront dans la brèche. Pour finir, une division blindée fraîche, la 1^{re} polonaise, sera engagée afin de prendre les hauteurs dominant Falaise, la ville, elle-même, étant laissée aux Britanniques de la *2nd Army* qui progressent depuis la région de Vire.

Ce plan exige huit jours de préparation. Mais entre-temps, la situation évolue. La *9. SS-Panzer-Division* « Hohenstaufen » part contre « Bluecoat », puis Hitler ordonne le retrait de la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », pivot de la défense, pour contre-attaquer à Mortain. À la place est déployée la *89. Infanterie-Division* tout juste arrivée de Norvège. Avec maintenant en face seulement six bataillons d'infanterie en première ligne, quelques canons antichars et aucun automateur, l'assaut initial sera facilité. En outre, les réserves

► Un Sherman Crab du 22nd Dragoon (79th Armoured Division) dont les 43 chaînes font exploser les mines en battant le sol. Ces engins sont essentiels pour ouvrir la route à chaque phalange lors de la première phase de « Totalize », et ce malgré la lenteur du déminage (2,5 km/h) et le fait que les chaînes soient vite détruites suite aux explosions. La nuit, la présence de cratères et de haies obligera certains officiers à descendre pour guider la colonne à l'aide de la lueur d'une cigarette. Région Basse-Normandie, Archives du Canada

▼ Le parapluie antiaérien offert par ces Bofors de 40 mm n'est guère utile tant la RAF est maîtresse du ciel. Ici, une pièce de la 3rd Canadian Division. Bibliothèque et Archives du Canada

allemandes ont fondu. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » a dû engager deux *Kampfgruppen* plus à l'ouest, et il ne lui reste plus que 4 500 grenadiers, 29 *Panzer IV*, 10 *Jagdpanzer* et une dizaine de Panther et de Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. En outre, l'artillerie allemande, bien que nombreuse, est de moins en moins approvisionnée. « Totalize » devient de fait un assaut du fort au faible. Mais Simonds n'en a pas conscience. Certes, il sait qu'il n'a plus rien à craindre de la « Hohenstaufen » et il apprend, deux jours avant l'opération, le retrait de la « Leibstandarte ». Le Canadien croit que cette dernière a été placée en réserve, renforçant la seconde position allemande ; il modifie alors son plan d'attaque. Pour donner plus de poids à sa force d'exploitation, la 1^{re} DB polonaise reçoit l'ordre de se placer à gauche de la *4th Canadian Armoured Division* et d'avancer en même temps qu'elle, sur un axe parallèle. La *3rd Canadian Infantry Division* est placée en réserve, sa présence saturerait la zone d'attaque. Simonds prend alors un gros risque d'engorgement en faisant monter en ligne ses deux divisions blindées simultanément. Il faudra absolument que tous les nids de résistance aient été rapidement balayés pour ne pas gêner le déploiement. Les Alliés restent cependant très confiants.



◀ Un Sherman Crab de la 79th Armoured Division en action, tourelle pointée à midi, alors qu'elle est normalement dirigée à 6 heures (pour éviter que les explosions de mines n'endommagent les optiques du canon de 75 mm), dans ce genre de tâche. Archives Caraktère

► Les Polonais de la 1^{re} DB ont équipé leur régiment de reconnaissance, le 10^e chasseurs à cheval, du Cromwell britannique, un char médiocre. Ici, l'un d'eux à l'entraînement en Angleterre en juillet 1944, juste avant d'embarquer pour la Normandie. NAC

PERCÉE RÉUSSIE, EXPLOITATION LABORIEUSE

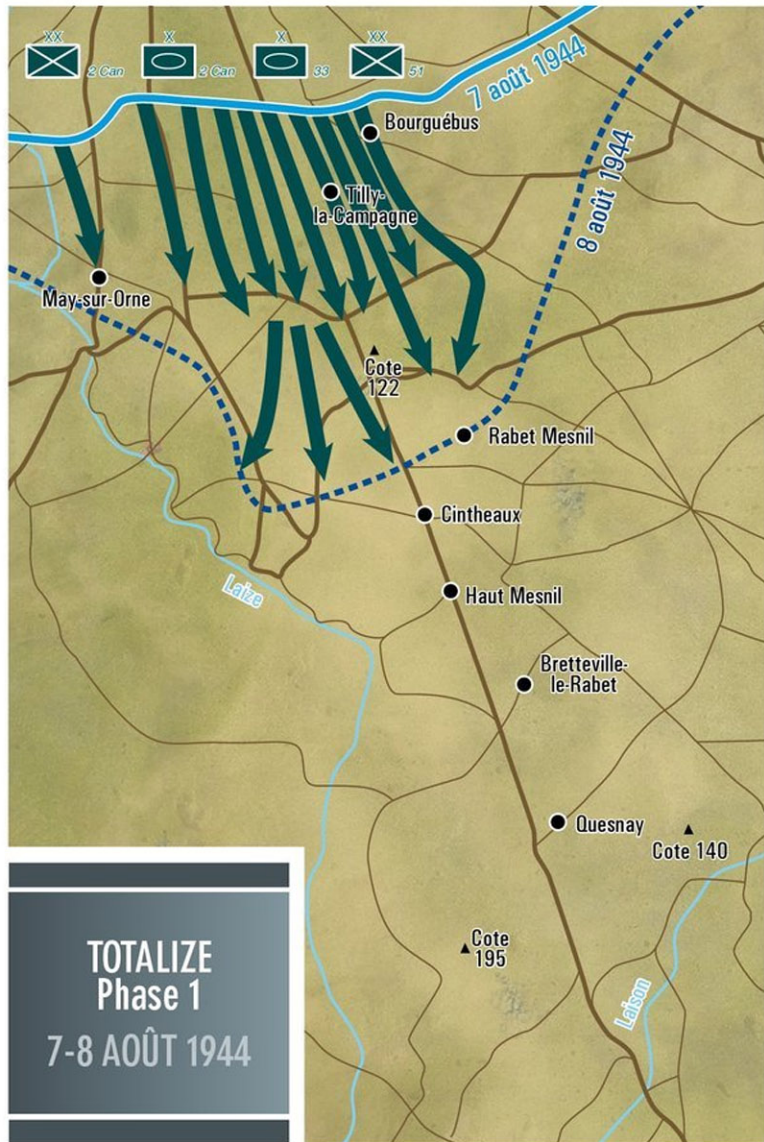
Et ils ont raison, car la première phase est un franc succès, bien que la poussière soulevée par les véhicules, les cratères de bombes et la brume rendent la progression difficile. Mises en mouvement à 23 heures le 7 août, les colonnes s'égarer et se croisent parfois ; mais finalement, à l'aube, tous les objectifs sont atteints. Les points d'appui ennemis ont été débordés. Il faudra cependant attendre la fin de l'après-midi pour que l'infanterie à pied ne les réduise. Pour la première fois de la campagne de Normandie, les Anglo-Canadiens ont enfoncé la première ligne allemande !

L'exploitation est bien moins brillante. Après le passage, à 13h55, des derniers des 492 quadrimoteurs de la 8th Air Force, rien ne se passe. Les chars des deux divisions blindées restent pour beaucoup englués dans les bouchons. En outre, 24 bombardiers ont largué trop court. Bilan : 315 pertes, 55 véhicules détruits et une désorganisation de plusieurs batteries d'artillerie. Ironie du sort, les B-17 ont par contre manqué la *Kampfgruppe* « Waldmüller » de la 12. SS-Panzer-Division, qui s'est précipitée pour tuer dans l'œuf l'exploitation ennemie.

Les Allemands contre-attaquent à 12h30, au moment où le deuxième tapis de bombes s'abat sur leurs arrières. Une vingtaine de Panzer et 200 fantassins sont repérés par le 1st Northamptonshire Yeomanry, un régiment de Sherman de la 33rd Armoured Brigade anglaise [1]. Cette dernière, qui a participé à l'assaut initial, couvre alors le déploiement de la deuxième vague d'assaut. Le combat de rencontre vire au carnage : une vingtaine de Sherman s'embrasent, de même que onze Panzer, dont cinq précieux Tiger. Le tireur Joe Ekins, sur le Firefly [2] « Veliky Luki » du Sergeant Gordon, en détruit trois à lui tout seul en quelques minutes. Parmi ses « cartons », un de taille : le Tiger I n° 007 commandé par un certain Michael Wittman. L'as de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* aux 138 victoires vient de disparaître, victime de la précision d'un tireur qui vivait là son baptême du feu.

[1] Par tradition, les régiments britanniques et canadiens portent des appellations territoriales. À l'instar des régiments polonais, ils n'ont de régiment que le nom, car il s'agit en fait de simples bataillons rattachés à une brigade correspondant pour sa part au régiment dans les armées allemandes, américaines ou françaises.

[2] Il s'agit d'une version du Sherman modifiée par les Britanniques pour accueillir leur canon de 17-Pdr, seul capable de percer le blindage des Tiger. Il y en a en général un par Troop.



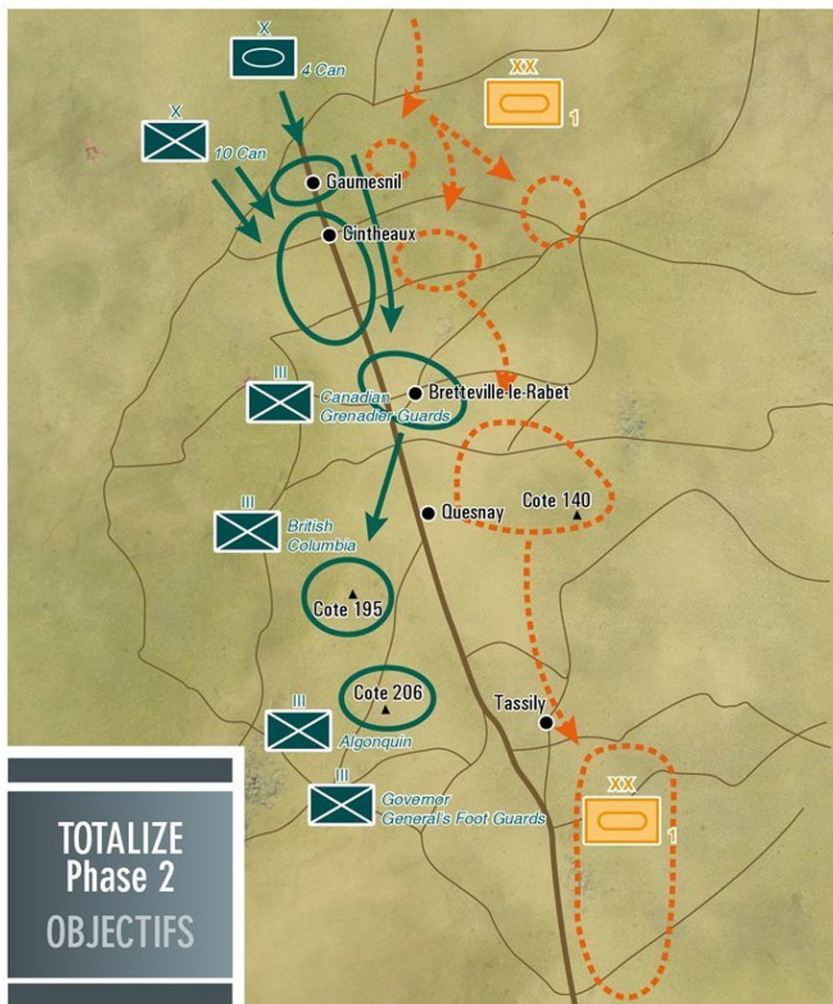


L'équipage de Gordon n'a pas le temps de s'endormir sur ses lauriers, car son Firefly est touché quelques instants plus tard, et même si le tireur Ekins en réchappe, il sera par la suite affecté comme opérateur radio et ne tirera plus de la guerre. En dépit des lourdes pertes infligées aux Britanniques, la contre-attaque allemande est un échec. Incapable de franchir le barrage anglais, elle ne perturbe pas le déploiement, les unités engagées devant finalement se replier.

L'avance alliée reprend vers 15h00, avec plus d'une heure de retard. Elle est lente. Toutes les positions potentiellement dangereuses sont systématiquement nettoyées. Le village de Gaumesnil, situé à peine au-delà de la ligne de départ de la 2^e vague, n'est pris qu'à 17h00, avec trois heures de retard. Le *Brigadier* Leslie Booth, qui commande la *4th Canadian Armoured Brigade* de la division blindée canadienne, exhorte pourtant ses subordonnés à presser l'allure : à 15h04, « si vous ne rencontrez pas d'opposition, vous devez foncer » ; à 16h17, « Vous ne rapportez pas d'opposition, alors qu'attendez-vous pour avancer ? » ;

à 17h02, « Je ne peux attendre plus longtemps. Vous devez avancer vite ». Ce n'est qu'à 18h00 que les Sherman du *South Alberta Regiment* atteignent Cintheaux. Les Canadiens sont à peine à 4 kilomètres de leur point de départ ! C'en est trop pour Booth, qui craque complètement. Deux heures plus tard, le *Major General* George Kitching, son supérieur, le découvre ivre mort.

À l'est, les deux régiments de chars polonais avancent avec plus d'assurance en formation serrée. Mal leur en prend, car ils tombent sur la *Kampfgruppe* « Waldmüller ». Les Polonais perdent quarante chars, se replient, se réorganisent deux heures durant et repartent à l'assaut. Bien que l'ennemi semble avoir entre-temps retraits, les Polonais, échaudés, avancent cette fois prudemment et n'ont parcouru, à la tombée de la nuit, que 2 kilomètres. Pour couronner le tout, Simonds découvre, en arrivant sur place à 20h00, que les formations blindées sécurisent le terrain pour bivouaquer, comme le préconise le manuel, au lieu de poursuivre vers leurs objectifs.

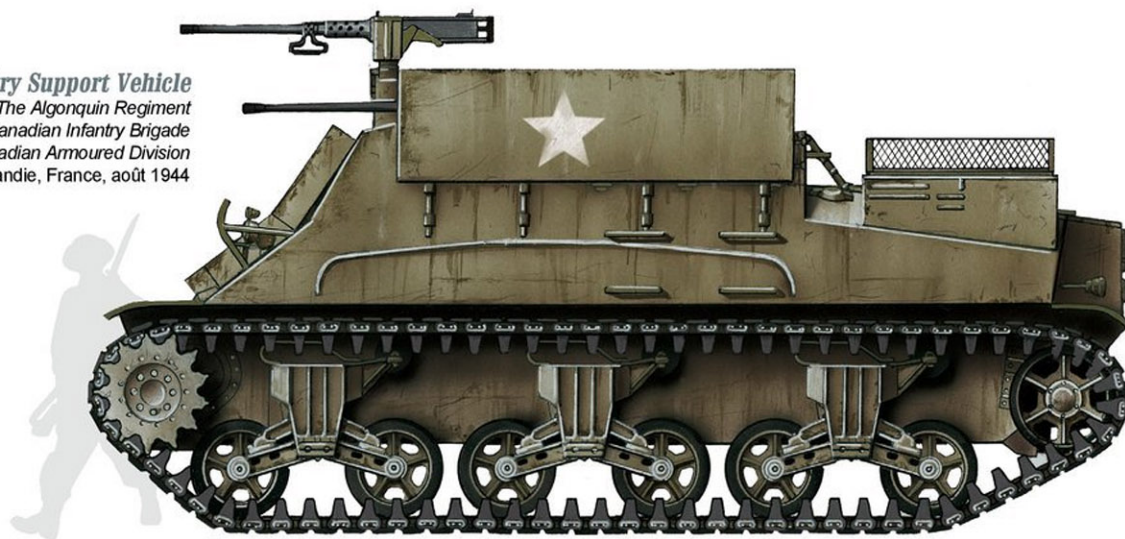


▼ Insuffisamment blindé et armé, ce Sherman V peine à appuyer l'infanterie, d'autant que les équipages n'ont pas eu de véritable formation interarmes. Après avoir été étrillés en se lançant à l'assaut des positions retranchées ennemies, les tankistes adopteront souvent une posture plus prudente d'appui indirect depuis des positions en retrait. Bibliothèque et Archives du Canada



Priest Kangaroo Infantry Support Vehicle

The Algonquin Regiment
10th Canadian Infantry Brigade
4th Canadian Armoured Division
Normandie, France, août 1944



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2013

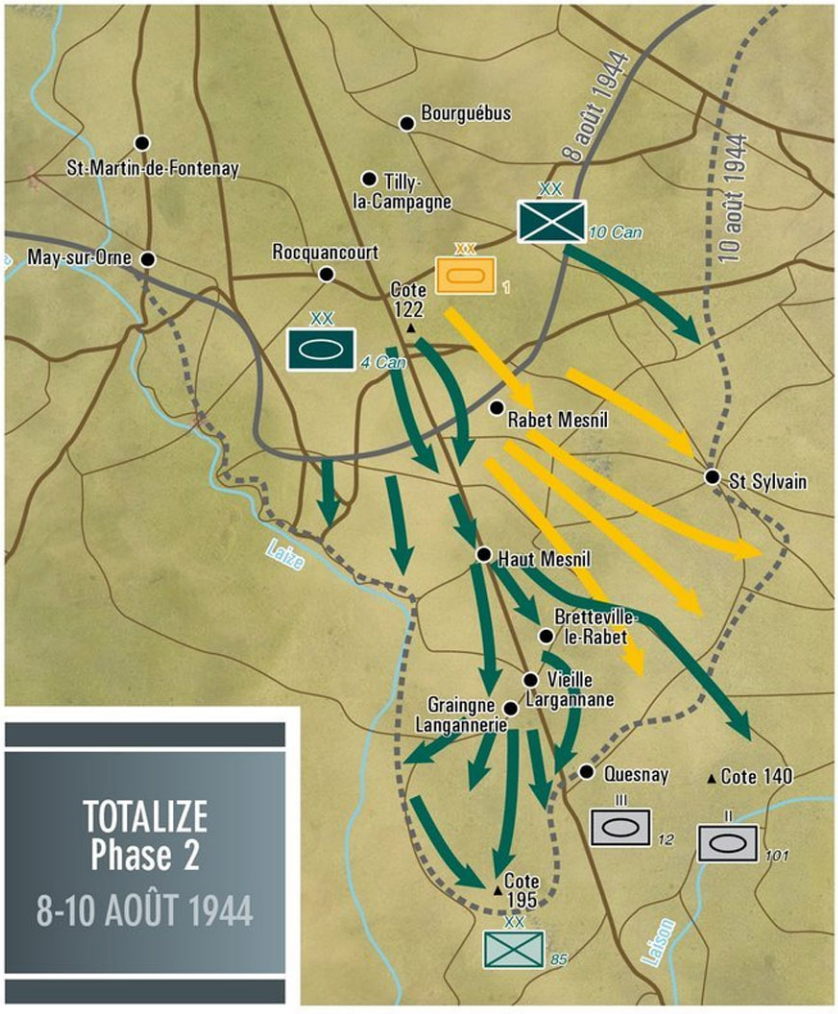
Cet après-midi est un fiasco. La tornade espérée n'a été qu'une brise misérable. En face, Kurt « Panzer » Meyer, le commandant de la 12. SS-Panzer-Division, et Eberbach, chef de la 5. Panzer-Armee, ne sont pas cependant du même avis, car du point de vue allemand, la situation est catastrophique. La Kampfgruppe « Waldmüller », affaiblie, est à découvert sur ses deux flancs. Sa position est intenable, et, à 16h00, Eberbach l'autorise à se replier. Le Kommandeur de la 5. Panzer-Armee obtient de von Kluge le renfort, sous 48 heures, d'un bataillon de la 9. Panzer-Division et d'une poignée de Tiger de la schwere SS-Panzer-Abteilung 102, mais en attendant leur arrivée, il doit se débrouiller. Le matin, il avait déjà ordonné le rassemblement de toutes les Kampfgruppen de la « Hitlerjugend » pour servir de colonne vertébrale à une nouvelle ligne de résistance sur les hauteurs au nord du Laison. Concrètement, la Kampfgruppe « Waldmüller » (I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 25 renforcé de la 1^{re} compagnie de la SS-Panzerjäger-Abteilung 12) occupera la cote 140, la Kampfgruppe « Krause » (I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26) se retranchera sur les hauteurs autour de la cote 183. Le III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26

et les survivants de la 89. Infanterie-Division tiendront la cote 195, tandis que le SS-Panzer-Regiment 12 et les Tiger de la « 101 » se regrouperont à l'abri de l'aviation dans le bois du Quesnay, en position centrale, prêts à contre-attaquer de part et d'autre de la RN 158. Eberbach espère que la 85. Infanterie-Division, une division fraîche, arrivera assez vite avant que ce mince cordeau ne rompe.

▼ La présence de Scout-Cars, d'un char de dépannage et d'un Churchill AVRE, prouve que ces Sherman appartiennent à la 2nd Armoured Brigade qui a attaqué dans la nuit. Ayant atteint leurs objectifs dans la matinée du 8 août, ils observent le second tapis de bombes tout en assurant la couverture du déploiement de la 2^e vague. Ce sont ces chars qui briseront la contre-attaque de la 12. SS-Panzer-Division. Région Basse-Normandie, Archives du Canada

▼ Aux côtés des Waffen-SS de la « Hitlerjugend », les grenadiers de la 89. Infanterie-Division offrent eux aussi une résistance opiniâtre aux Canadiens. Ici, un groupe de combat fait le point avec son sous-officier. NAC





SIMONDS RELANCE L'EXPLOITATION DE NUIT

Pendant ce temps, Simonds exhorte la 4th Armoured Division à reprendre son avance de nuit. Le commandant de celle-ci, Kitching, réunit ses officiers à 20h00. Il ordonne à Booth, qu'il espère dégrisé, d'engager sa 4th Armoured Brigade pour saisir les objectifs initiaux de la division : Bretteville-le-Rabet et la cote 195 située encore à 7 kilomètres au sud. La 10th Infantry Brigade de Jefferson suivra pour sécuriser ses arrières. Booth prend la décision de diviser ses forces : tandis qu'un Battle Group (trois Squadrons de Sherman du Canadian Grenadier Guards avec les compagnies mécanisées du Lake Superior Regiment) se chargera de Bretteville-le-Rabet, un autre contournera la ville pour occuper la cote 195. Ce Battle Group est composé des chars du British Columbia Regiment du Lieutenant-Colonel Donald G. Worthington et de trois compagnies de l'Algonquin Regiment. Le départ est prévu à 02h00 la nuit du 8 au 9 août. Worthington est prévenu une heure plus tôt, et c'est dans le noir qu'il briefe ses officiers.

Les chars canadiens s'ébranlent et franchissent en colonne serrée la route nationale. Une demi-heure plus tard, les Sherman de tête sont pris sous le feu ennemi. Stimulée par les tirs, éclairée par les blés en flammes et un magnifique clair de lune, l'avance s'accélère. Aux rafales des armes automatiques s'ajoutent maintenant des explosions d'obus. Certains semi-chenillés basculent dans des fossés, et il faut l'intervention de Bren Carriers pour les dégager. Vers 6h30, alors que l'aube approche, deux compagnies d'infanterie et le Squadron B du Major Carson, distancés par les chars du Squadron de tête, stoppent. Carson vient de réaliser que la colonne s'égare. Mais il a déjà réorienté deux de ses Troops à gauche, dans la bonne direction, quand il reçoit l'ordre par radio de reprendre son avance tout droit ! En effet, la tête de la colonne a entre-temps atteint le sommet d'une colline que Worthington pense être l'objectif. En fait, il s'agit de la cote 140, située de l'autre côté de la nationale, à plus de 6 kilomètres de la 195 ! Vers 6h55, ce qui reste de la Worthington Force – 55 chars, une compagnie et demie d'infanterie et quelques mortiers de 3-inch – se retranche. Tandis que les fantassins creusent des tranchées à flanc de colline, les chars se disposent en cercle au sommet. Worthington signale à la 4th Armoured Division être sur l'objectif et attendre les renforts.



TRAGÉDIE SUR LA COTE 140

Pour son malheur, la *Worthington Force* est immédiatement surprise par le *SS-Obersturmführer* Meitzel qui circule à bord d'un blindé de reconnaissance. Celui-ci cherchait à établir une liaison entre le *SS-Panzer-Regiment 12* déployé dans le bois du Quesnay et la *Kampfgruppe* « Waldmüller » censée s'être repliée sur la cote 140 et est tombé nez à nez avec les Canadiens. Pour « Panzer » Meyer, cette découverte est une catastrophe. Sa nouvelle ligne de résistance a été percée par les Canadiens avant même que la *Kampfgruppe* « Waldmüller » ne l'occupe. Si l'ennemi s'engouffre dans cette brèche, sa division sera disloquée et la route de Falaise définitivement ouverte. Il ordonne à Max Wünsche, chef du régiment blindé de la « Hitlerjugend », de reprendre immédiatement la colline. Meitzel repart pour essayer de se faire une idée plus précise des positions ennemies : « Alors que je m'approche une nouvelle fois des tanks, mon blindé est touché. Je suis projeté en l'air. Je m'écrase sur la tourelle et me brise le bras droit. Quelques instants plus tard, je suis capturé par l'équipage d'un char canadien. J'ai à peine atteint la position canadienne en hérisson autour de la cote 140 que nos canons de 8,8cm commencent à tirer sur les chars et l'infanterie des Canadiens. Les Tiger et les Panther avancent pour encercler la hauteur. Les tanks canadiens sont détruits les uns après les autres. Quelques équipages qui ont perdu leurs chars cherchent à atteindre le bois proche pour échapper au brasier. Ils m'emmènent avec eux. Bientôt, des chasseurs-bombardiers anglais attaquent continuellement le bois... je leur propose de percer vers mon PC ; ils repoussent cette proposition en me remerciant. Mais après une autre attaque, ils en viennent à une autre opinion. En fin d'après-midi, j'arrive avec mes 23 Canadiens et un bras cassé au PC de la division. »^[5] Ce récit héroïque, dans la pure tradition des témoignages d'anciens SS, suggère que la force Worthington a été rapidement balayée par la réaction des *Panzer*. En fait, il n'en est rien.

En effet, Wünsche engage deux groupements. Le premier canarde depuis le bois du Quesnay, tandis que l'autre cherche à contourner la position canadienne depuis le sud-est. Au total, on dénombre 15 à 18 Panther, 5 à 8 Tiger, un bataillon de *Panzer-Grenadiere* – le *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26* –, qui sera ensuite renforcé par deux compagnies cyclistes de la *85. Infanterie-Division*. Les premiers combats débutent vers 8h00. Loin d'être une charge héroïque, il s'agit en fait d'une canonnade en bonne et due forme. Profitant de leur portée supérieure, les *Panzer* tapis dans le bois pilonnent les positions canadiennes. Plusieurs chars, dont celui de Carson, sont alors engagés pour nettoyer le bosquet, mais tous sont perdus. Au total, en une heure, 12 Sherman sont détruits sans que l'Allemand n'ait eu à montrer sa tête ! Worthington demande immédiatement l'appui de l'artillerie et de l'aviation, qui matraquent... la cote 195 ! Ne voyant rien venir, le colonel reste pourtant calme. Tant que les Allemands se contentent de bombarder sa position, celle-ci n'est finalement pas vraiment menacée.

Vers 9h30, Worthington autorise les onze *Half-Tracks* intacts à repartir vers l'arrière chargés des blessés et de quelques prisonniers. Dix véhicules rejoignent une heure plus tard la *4th Armoured Division*. Naturellement, ces hommes indiquent que la *Worthington Force* occupe la cote 195 puisqu'ils en sont persuadés.

À 10h30, les tirs antichars s'intensifient, et la moitié des Sherman sont détruits, toutefois aucun fantassin n'a été blessé. Une paire de Typhoon surgit alors et s'en prend... aux Canadiens. Les avions cessent leurs mitraillages à la vue des signaux jaunes envoyés par la force Worthington, et ils se détournent enfin vers les Allemands. Toutes les demi-heures, une paire de chasseurs-bombardiers viendra soulager les Canadiens sans pour autant détruire un seul char.

[3] Simonds avait aussi promis de faciliter l'avance à l'aide de ses projecteurs, mais aucun ancien de la *Worthington Force* ne s'en souvient.

[4] Un peloton de la *B Company* arrivera un peu plus tard. Distancés et sévèrement ébréchés au sud de Cauvicourt, la *D Company* & le *A Squadron* ne rejoindront jamais la colline, tout comme les deux *Troops* de Carson.

[5] Témoignage paru dans Bamage (G.) et Meyer (H.), *op. cit.*, p. 472.



1 Le Lieutenant Colonel Donald Worthington, commandant du *British Columbia Regiment*, était considéré par son supérieur Kitching comme un « incomparable officier, indispensable dans une brigade blindée. Il était le plus jeune, débordait d'énergie et était prompt à saisir une opportunité ». DR

2 Une des *Humber Mk. IV* du régiment de reconnaissance de la *3rd Canadian Division* croise un *Bren Carrier*. Par négligence, ces excellents véhicules n'ont que rarement été engagés pendant « Totalize », privant les stratèges alliés d'informations essentielles pour évaluer correctement les positions allemandes une fois les opérations en cours. Bibliothèque et Archives du Canada

3 Max Wünsche, commandant du *SS-Panzer-Regiment 12* et responsable de la plus puissante *Kampfgruppe* de la « Hitlerjugend ». Au moment de « Totalize », il est en mission plus à l'ouest. Rappelé en urgence, il sera le pivot de la défense dans le bois du Quesnay dès son retour dans la nuit du 8 au 9 août. DR

4 Un soldat canadien observe la plaine de Caen depuis son trou d'homme. La bataille de Normandie est avant tout un déluge d'obus, et s'enterrer est devenu un réflexe vital. Il tient un fusil-mitrailleur *Bren*, une arme d'appui distribuée à plus de mille exemplaires par division mais à la puissance d'arrêt limitée par rapport à celle des *MG* allemandes. Bibliothèque et Archives du Canada

5 8 août, ces prisonniers de la *89. Infanterie-Division* en état de choc laissent imaginer la violence des combats, d'autant qu'il s'agissait de leur baptême du feu. Mais, contrairement aux affirmations de Kurt Meyer, la division n'a pas été disloquée, et les Canadiens ne feront que 1 270 prisonniers lors de « Totalize ». Région Basse-Normandie, Archives du Canada





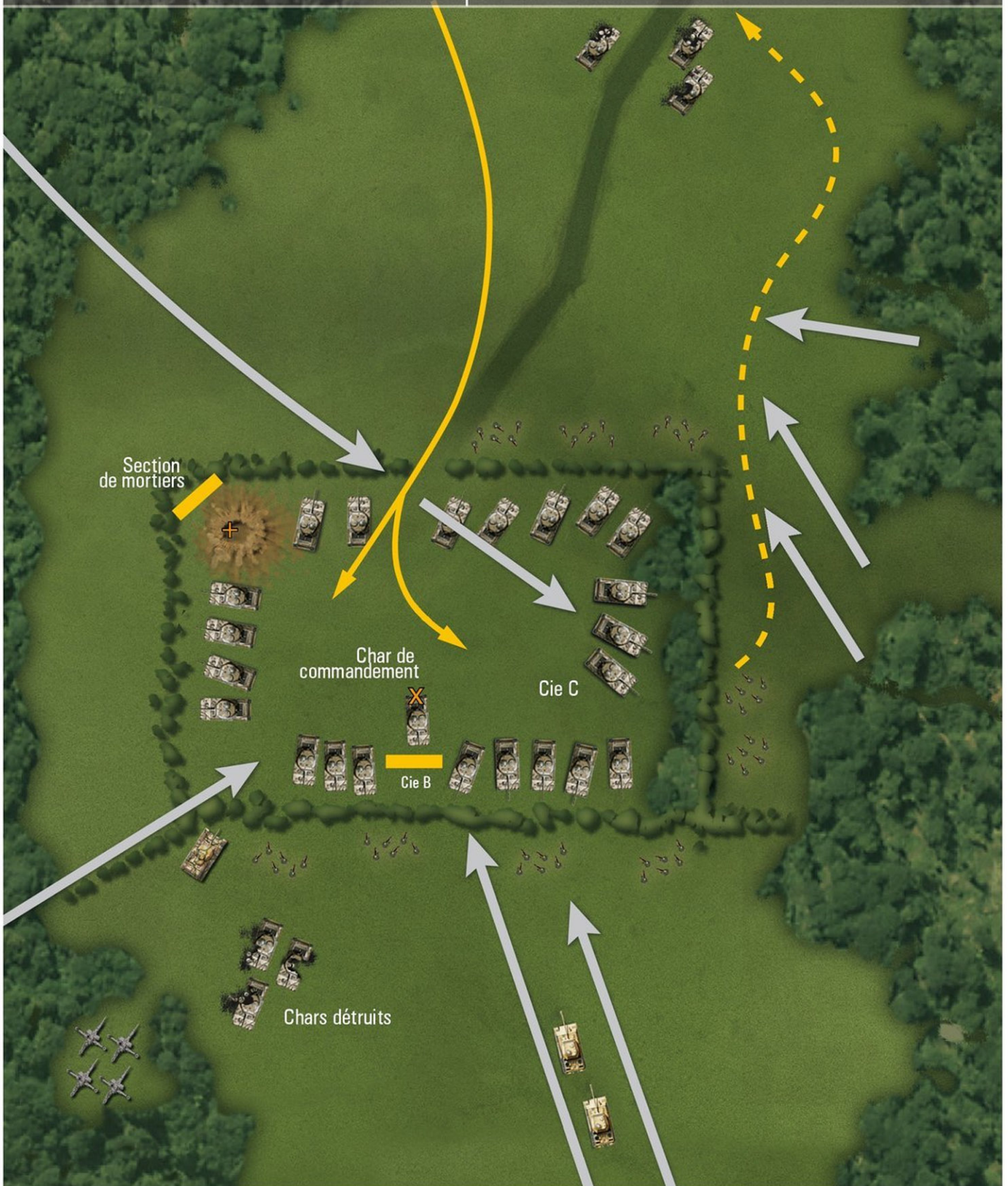
DESTRUCTION DE LA WORTHINGTON FORCE

DISPOSITIF CANADIEN

- + Lt. Col. Worthington
- X Lt. Col. Hay
- Position infanterie canadienne
- Progression
- Repli

DISPOSITIF ALLEMAND

- Attaques allemandes
- Chars allemands
- Canons de 8,8cm





La RAF sait alors que des forces amies occupent la cote 140. Hélas, elle garde cette information capitale pour elle, alors qu'elle eût été fort utile au *11th Canadian Corps* !

Plus à l'arrière, l'inquiétude commence à se faire sentir dans les états-majors. Le contact radio a été rompu, à l'exception d'un des régiments d'artillerie de la division – le *23rd Field Regiment (SP)* – qui reste en liaison avec son observateur avancé jusqu'à 18h30. Les artilleurs ont bien compris que la force Worthington n'est pas sur la cote 195, mais personne ne vient les questionner, et nul au régiment ne prend l'initiative de faire remonter cette information. Plusieurs postes avancés font état de combats sur la cote 140... tous en déduisent qu'il s'agit des Polonais. Des blindés de reconnaissance du *12th Manitoba Dragoons* sont envoyés vers la cote 195 et rapportent que la position est inoccupée. Le *Brigadier Lane*, de la *Royal Artillery*, s'envole alors dans un petit Auster pour localiser Worthington. Sans succès. Mais où est donc passé le *British Columbia Regiment* ? Booth et Kitching pensent qu'il est allé trop loin et s'est installé au sud de Potigny.

Le patron de la *4th Canadian Armoured Division* doit lui prêter main-forte, mais il n'a plus guère de réserves. La force Halpenny est encore engagée à Bretteville-le-Rabet. Mise en branle vers 3h30, elle a abordé son objectif seulement vers 6h00. Mais du fait d'une résistance acharnée de 200 *Landser* de la *89. Infanterie-Division*, ce n'est qu'à 15h00 que le village est nettoyé. En début d'après-midi, conformément au plan, le reliquat de la *10th Infantry Brigade*, appuyée par les Sherman du *South Alberta Regiment*, a attaqué Langannerie et Grainville-Langannerie, deux villages en enfilade de Bretteville-le-Rabet situés sur la route qui mène à la cote 195. En nettoyant méthodiquement chaque point d'appui ennemi, Kitching a embourbé sa division dans des combats de rues qui durent tout l'après-midi, ce qui fait que, quand il comprend que la cote 195 n'est toujours pas entre ses mains et que la force Worthington a besoin d'aide, il n'a plus qu'un régiment blindé de disponible : les *Governor General's Foot Guards* ! Les chars sont engagés dans une grande confusion sur la route qu'aurait dû suivre la *Worthington Force*

▲ Les Sherman du 1^{er} régiment blindé polonais parviendront jusqu'à 300 mètres des positions tenues par Worthington avant de devoir se replier sous les pertes !
NAC

▼ Le *III. Flak-Korps* a déployé plusieurs *Flak-Kampftruppen*, des unités composées de deux *8,8cm* et trois pièces de *Flak* de *2cm* pour endiguer la déferlante alliée. Hantise des tankistes, cette pièce, plus haute que le *Pak 8,8cm*, est cependant aisément identifiable, et son personnel n'a pas été entraîné au combat antichar. Le tableau de chasse des « 88 » restera modeste.
DR

et qui passe à l'extrémité Ouest du bois du Quesnay. Défilant à portée des canons allemands, les *Guards* se font tailler en pièces : 26 chars sont perdus, soit la moitié des effectifs. Les engins rescapés n'ont d'autre choix que de faire demi-tour. L'échec est logique : il faut avoir à l'esprit qu'il n'y a guère plus de 2 kilomètres (la largeur du bois) qui séparent les *Guards* à l'ouest et les *Columbia* retranchés sur la cote 140 à l'est. Par conséquent, les *Panzer* allemands peuvent rapidement faire basculer leur centre de gravité contre l'un ou l'autre en profitant du couvert boisé.

L'ESPOIR POLONAIS DÉÇU

À cet instant, le salut de Worthington ne peut plus venir que des Polonais, dont l'objectif est justement la cote 140. Mais face à eux, la *Kampfgruppe* « Waldmüller », qui n'a pu décrocher du fait de l'irruption imprévue des Canadiens, est renforcée dans la matinée par le *Grenadier-Regiment 1053 (85. Infanterie-Division)*. Surtout, pas moins de 90 pièces antichars attendent de pied ferme les chars polonais !



▼ Les portes de Falaise, après s'être entrouvertes, se referment pour ce *Tank Destroyer M10* du *6th Royal Canadian Artillery Regiment*. Equipé d'un canon de 76 mm en tourelle et non sous casemate comme sur les chasseurs de chars allemands, le M10 d'origine américaine combine mobilité et bonne puissance de feu. Région Basse-Normandie, Archives du Canada



[6] Contrairement à ce qui est souvent écrit, l'essentiel des batteries du *III. Flak-Korps* n'ont que rarement engagé les chars alliés. Elles étaient déployées en arrière du front et remplissaient leur rôle anti-aérien. Durant la campagne, elles auraient abattu 462 avions pour 92 chars détruits. Cf. Zetterling (N.), *Normandy 1944*, JJ Federowicz Pub, 2000, pp. 152-156

[7] Cité par Lodieu (D.), *op. cit.*, p. 46

[8] Ce chiffre est avancé par les anciens combattants polonais. Neuf chars auraient ainsi été détruits. Cela va dans le sens des données allemandes. Le 9 août, la *12. SS-Panzer-Division* revendique 31 chars dans le secteur du 1er régiment blindé polonais, auxquels il faudrait ajouter ceux détruits par les autres unités. Pourtant, le journal de marche du 1er régiment blindé affirme que le soir du 9 août, « à l'appel, il manque 13 chars ». Entre souvenirs déformés et exagération grossière, il est difficile de s'y retrouver. Autre exemple, les *Kriegstagebücher* affirment que de 90 à 100 chars polonais ont été détruits les 8 et 9 août. En fait, la 1re division comptabilise 66 touchés entre le 8 et le 12 août dont... seulement dix irrécupérables !

Il s'agit de canons appartenant aux *Flak-Kampf-Truppen*, de nouvelles unités de circonstance créées par le *III. Flak-Korps* pour constituer le pivot de nids de résistance [6]. Chacune compte deux *8,8cm* et trois pièces de *Flak* de *2cm*. À cela s'ajoutent celles de *Pak* des deux *Infanterie-Divisionen*, la *Flak* et les chasseurs de chars de la *12. SS-Panzer-Division*. En appui-feu, Waldmüller peut compter sur les lance-roquettes du *Werfer-Regiment 83* et sur l'*Artillerie-Abteilung 1193*. Chaque hameau a été transformé en fortin. Les pièces ont été habilement camouflées. En quelques heures, les Allemands sont parvenus à reconstruire une défense cohérente.

Les Polonais attaquent à 9h00, plein sud, avec deux régiments cuirassés : le 1^{er} blindé et le 24^e Lanciers. L'avance se fait le long d'un corridor bordé à l'ouest par Caucicourt et à l'est par Soignolles. Quand, en fin de matinée, les blindés arrivent en vue de Caucicourt, l'artillerie allemande ouvre le feu. De fait, les Polonais piétinent plusieurs heures. Il faut attendre l'appui des Typhoon pour pouvoir repartir et dépasser Caucicourt. M. Ciuba, du 24^e Lanciers, se souvient : « Soudain, nous constatons que nous sommes visés. Une ligne de défense allemande se dessine devant nous. Les canons antichars ennemis sont bien camouflés, et les tankistes ont enterré leur Tiger. Seule la tourelle dépasse du sol avec le tube de *8,8cm*. Le feu de tous ces canons sème la confusion dans nos lignes. Je panique. [...] Un autre obus éclate devant moi. Mon périscope est obscurci par les flammes et la fumée. Aveuglé, je me mets à zigzaguer comme un crabe ne sachant où aller. C'est un ordre, hurlé par la radio, qui me permet de reprendre mes esprits. Il somme à tous les tanks de s'arrêter sur place immédiatement. J'ouvre ma tourelle et, effaré, je découvre l'horreur : nos chars explosent ici ou là. Certains brûlent, laissant échapper quelques tankistes qui sautent à terre. Des hommes rampent tout en criant... » [7]. C'est alors que plusieurs Panther de la *Kampfgruppe* « Wünsche » entrent dans la danse. Il faut toute la puissance de l'artillerie polonaise pour briser la résistance allemande. Vers 16h00, les lanciers enlèvent le village de La Croix. Le 1^{er} régiment blindé souffre aux portes de Soignolles, bien tenues par les pièces de *Pak* de la « Hitlerjugend ». Impossible d'aller plus loin sans prendre le village. Une fois de plus, les chars se retrouvent engagés dans un lent et coûteux combat de rues.

Pendant ce temps, sur la cote 140, la situation devient intenable. En début d'après-midi, Worthington ordonne à huit de ses chars encore en état de rouler de percer vers le nord. Ils rejoindront les lignes polonaises. Vers 14h00, Max Wünsche lance un premier assaut et fait donner les deux compagnies cyclistes de la *85. Infanterie-Division*, mais les Typhoon les repoussent. L'espoir renaît une heure plus tard, quand les Canadiens repèrent des Sherman qui arrivent du nord. Les renforts sont là ! Hélas, les tankistes polonais sont cloués au sol à quelques centaines de mètres de la cote (certains disent moins de 300). Pire, ils tirent sur les malheureux Canadiens ! À 17h30, ces derniers sont de nouveaux seuls. Ce qui ne les empêche pas de repousser un deuxième assaut. La noix est encore trop dure, et les Allemands, prudents, n'insistent pas : ils reprennent leur matraquage systématique, ajoutant un pilonnage de mortiers aux tirs des *Panzer*. En fin d'après-midi, Worthington est tué par un obus. C'est l'hallali. L'assaut final a lieu vers 19h45, une fois le dernier char canadien incendié.

Au même moment, le 1^{er} régiment blindé polonais tente un dernier coup de bouton pour atteindre la cote 140. Deux escadrons attaquent en ligne, sans infanterie, avec l'appui-feu du 3^e qui masque Soignolles. Rien n'y fait.



Le 2^e escadron est noyé sous un déluge d'acier : roquettes de *Panzerfäuste*, torpilles de mortiers, obus de 14,9cm, projectiles *Pak* des chasseurs de chars et de six *Panzer* les prenant de flanc, les Allemands tirent avec tout ce qui leur passe sous la main. Seulement sept chars polonais auraient réussi à sortir de cette embuscade ⁸. Le 1^{er} escadron croit être embourbé dans un champ de mines – ce qui est peu probable – et se désorganise. Finalement, sans fantassins d'accompagnement pour sécuriser le terrain, il faut retraiter. Cette charge polonaise a juste permis de libérer une centaine de Canadiens encerclés. Sur la cote 140, à 22h00, le dernier nid de résistance de la *Worthington Force* est emporté. Toute la nuit et dans la journée du lendemain, quelques dizaines de fantassins et de tankistes rescapés rejoindront les lignes polonaises. Pour son baptême du feu, le *British Columbia Regiment* a perdu 44 Sherman, 2 Stuart, un Crusader AA et un véhicule de reconnaissance ainsi que tous ses officiers, alors que l'*Algonquin Regiment* déplore la perte de la moitié des 220 hommes qui ont combattu sur la colline.

▲ Des infirmiers viennent en aide à un fantassin blessé au pied (une mine ?). Entre le 8 et le 12 août, la 1^{re} DB fait état de 656 pertes dont 121 tués. Il ne s'agit nullement d'une saignée, comme les témoignages le suggèrent. Avec 10 chars détruits et 56 endommagés, la division pourra d'ailleurs être opérationnelle dès le 14 pour une nouvelle offensive. NAC

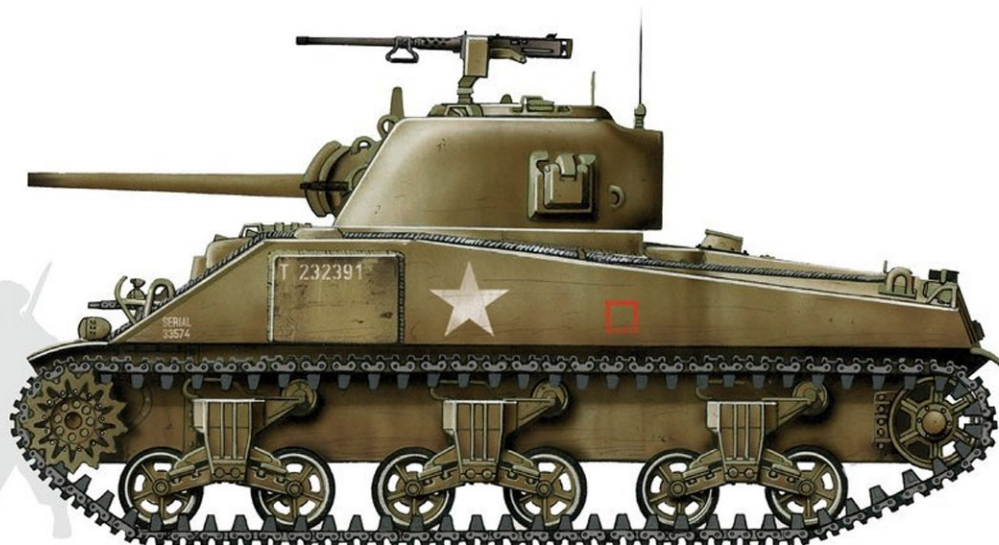
◀ Au cours de leur avance vers la cote 111, les Polonais se heurtent à une résistance farouche. Soumis à un intense barrage d'artillerie, menacés par les antichars, ils ferraillent aussi les Panther de la *Kampfgruppe « Wünsche »*. Les pertes sont sensibles, comme en témoignent ce Panther et ce Sherman unis par un destin tragique. NAC

« TOTALIZE » S'ENLISE

Malgré ce désastre, Simonds s'obstine. Dans la nuit de 9 au 10 août, la 10th Infantry Brigade se saisit de la cote 195 à l'occasion d'une remarquable attaque nocturne qui surprend les SS. Par un chemin couvert, non défendu, les fantassins du *Argyll & Sutherland Highlanders Regiment* s'infiltrèrent jusqu'au sommet, lui aussi vide, et s'y enterraient vers 5h00 avec l'appui de pièces antichars. La chance semble tourner. Kitching dépêche les *Foot Guards* pour s'engouffrer dans cette brèche et contourner Potigny par l'ouest, avec pour objectif la cote 206. Mais, impressionné par une contre-attaque du III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26 de la « Hitlerjugend » qui utilisent des engins téléguidés Goliath, pilonné par les *Nebelwerfer* et traumatisé par les pertes de la veille, le commandant des *Foot Guards* tergiverse. Quand une reconnaissance aérienne lui signale que vingt-quatre 8,8 cm l'attendent en contrebas, il annule son attaque.

M4A4 Sherman

2^e escadron
1^{er} régiment blindé
1^{re} division blindée polonaise
Normandie, France, août 1944





À 10h00, le général Simonds tient une conférence avec ses divisionnaires. Il faut redonner « à l'attaque, l'élan perdu ». Sa dernière réserve, la *3rd Canadian Infantry Division*, doit être engagée en direction du bois du Quesnay avec l'appui de la *2nd Canadian Armoured Brigade* et de toute l'artillerie disponible. Une fois le bois nettoyé, elle franchira le Laison et occupera la crête qui domine le paysage à l'est d'Epaney. Les Polonais suivront de près « en occupant la cote 140, en traversant le Laison et en s'avançant vers Sassy ». L'attaque ne commence qu'à 20 heures, le temps de rassembler dix régiments d'artillerie. Les *Waffen-SS* ne se révèlent que lorsque les deux compagnies de tête du *Queen's Own Rifles Regiment* se sont avancées imprudemment au cœur du bois. Fauchées par les tirs, elles sont immédiatement prises de flanc par les *Panzer*, qui les isolent du reste du régiment. L'artillerie canadienne ne peut intervenir efficacement, car les combattants sont imbriqués. Le *North Shore Regiment* tente de profiter de la bataille pour déborder les Allemands par l'est, mais il est chassé du bois par des tirs... amis. C'en est trop, l'offensive est stoppée à 14 kilomètres de Falaise.

UN CAS D'ÉCOLE

« Totalize » met en évidence la difficulté de convertir une percée locale brillante en une exploitation victorieuse. Pendant des décennies, le témoignage de « Panzer » Meyer suffit à l'expliquer. Évoquant le début d'après-midi du 8, il se souvient que « de chaque côté de la route, une division blindée se tient prête à l'attaque. Cette offensive ne doit pas reprendre, nous devons saisir l'initiative. Je prends la décision de défendre la localité de Cintheaux avec les forces qui y sont déjà en ligne, puis d'attaquer d'une manière foudroyante à l'est de la route avec tous les soldats dont je dispose et de jeter le trouble dans le projet des Canadiens. [...] Une telle force blindée rassemblée ne pouvait absolument pas être arrêtée, et elle devait lamener les défenseurs de fond en comble. Pourtant, le dieu de la bataille en a décidé autrement, malgré l'accumulation de matériel, l'être humain vainquit. Les escadrons de chars qui se lancèrent à l'assaut furent contenus par une troupe courageuse jusqu'à la mort [...] » Évoquant la passivité des Canadiens dans la matinée du 8 et l'inutilité du second bombardement aérien, le *Kommandeur* de la « Hitlerjugend » en conclut que « dans une méconnaissance totale de la situation, les divisions d'attaque sont accrochées au plan horaire du II^e corps canadien, et, ainsi, elles sont frustrées de leur victoire. Une bataille de chars ne pouvait pas être conduite d'un bureau, le commandant de troupes responsable de la conduite des opérations fait partie des éléments avancés de ses troupes offensifs afin d'être capable de prendre des décisions en rapport avec la situation et donner des coups de griffes destructeurs. Une attaque de chars qui est subdivisée en phases ressemble à une charge de cavalerie au cours de laquelle on fait intervenir une pause pour le fourrage. [...] Le plein succès fit défaut au II^e corps canadien parce que l'organe de commandement des deux divisions d'attaque était inexpérimenté et qu'il a engagé ses chars par petits paquets et d'une manière indécise. Un chef d'unité des blindés expert aurait conduit à la victoire la 4^e division blindée canadienne le premier jour de « Totalize ». Les attaques locales des 9 et 10 août sont aussi parfaitement incompréhensibles que l'avance hésitante du 8 août » [9].

► À 34 ans, Kurt Meyer commande déjà une *Panzer-Division* en remplacement de Fritz Witt, tué le 16 juin 1944. Cet ancien policier a adhéré par conviction au parti nazi dès 1930 et à la SS un an plus tard, avant qu'Hitler ne soit élu chancelier. Récipiendaire d'une première Croix de fer dès la campagne de Pologne, il se révèle un redoutable guerrier et un meneur d'hommes exceptionnel. Capturé en septembre, emprisonné pendant dix ans pour crime de guerre, son autobiographie a largement participé à la légende de l'Ordre noir. DR



[9] Meyer (K.), *Soldats du Reich*, Heimdal, 1997, pp. 360-378.

D'après « Panzer » Meyer, l'échec allié s'explique :

- 1) Par la réactivité, l'intelligence tactique et le courage des SS qui ont tué dans l'œuf la charge des divisions blindées alliées dans l'après-midi du 8. On pourrait y ajouter leur talent, le lendemain, pour ralentir les Polonais, laissant le temps de balayer la force Worthington.
- 2) Par la faute d'un bombardement aérien qui a retardé de huit heures l'exploitation du succès initial. Sans être d'aucune utilité puisqu'il a manqué sa cible, causant au contraire des pertes dans les rangs alliés, il aurait été la fausse bonne idée de Simonds.
- 3) Par l'inexpérience des deux divisions blindées et surtout de celle de leurs commandants qui ont « engagé les chars par petits paquets et d'une manière indécise ».
- 4) À cause de commandants qui n'ont pas su exploiter les opportunités parce qu'ils préféraient rester à l'arrière au lieu de commander depuis l'avant. Cette attitude, que l'on devine dans l'esprit de Meyer être aussi une forme de couardise, s'accompagnerait d'une rigidité incompatible avec la vitesse des opérations blindées. Elle n'empêcherait pas pour autant les chefs de perdre le contrôle de la bataille, comme en témoigne

▼ Deux Panther de la *Kampfgruppe* « Wunsche » près de Potigny. La *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » n'a alors qu'une dizaine de ces excellentes montures encore opérationnelles. ECPA-D





le délitement de l'offensive en simples attaques locales. Tout l'extrait mentionné cherche au passage à convaincre de la supériorité de l'officier allemand [10].

Reprenons chacun de ces arguments.

LES WAFFEN-SS ONT-ILS BRISÉ L'OFFENSIVE ?

Il est bien sûr certain que les Allemands sont de remarquables adversaires. Ils ont parfaitement profité du paysage qui combine un mitage rural dense et des openfields. Il n'y a jamais plus de 3 000 mètres entre chaque hameau, souvent bien moins. Une fois ces hameaux hérissés de *Pak* (qui tous sont mortels à 1 500 m), il devient impossible pour les chars alliés de manœuvrer sans être à portée de tir d'un ou plusieurs canons. Contourner un obstacle, c'est s'offrir à un autre. L'intelligence tactique des Allemands est d'avoir su se retrancher dans chaque hameau, y compris dans la profondeur, puis d'avoir su se redéployer quand la position devenait intenable. Ils ont aussi brillé par leur rapidité à regrouper et réengager de suite les fuyards. Cette intelligence n'est d'ailleurs pas spécifique aux SS. Les divisions d'infanterie n'ont pas démerité, contrairement à ce que prétend Kurt Meyer [11].

Mais pour ce qui est de la contre-attaque du 8 août, force est de constater quelle n'a en rien perturbé les Alliés. Elle s'est brisée sur le cordon de sécurité britannique.

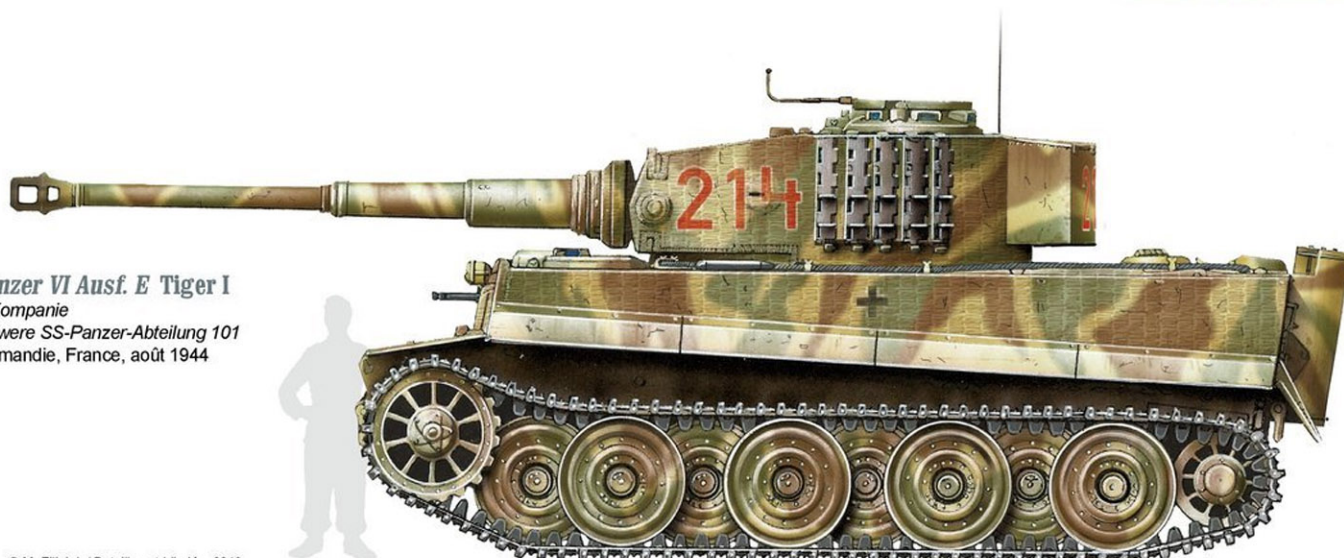
Pire, les pertes élevées en *Panzer* – près de la moitié des chars engagés – auraient pu avoir des conséquences dramatiques. Le jour suivant, les SS n'ont pas davantage excellé. Ils se sont fait prendre de vitesse par Worthington sur la cote 140, une position clé. L'en déloger prendra seize heures. C'est en profitant de leur allonge supérieure que les *Panzer* ont méthodiquement éliminé les Sherman. L'assaut lui-même a été confié aux *Grenadiere* de la 85. *Infanterie-Division*. On peut être surpris, étant donné l'urgence de la situation, que les SS aient été aussi pusillanimes, mais sans doute avaient-ils conscience qu'une charge prématurée aurait été trop coûteuse. De plus, à plusieurs reprises, les *Panzer* ont été distraits pour freiner l'avance de la 4^e blindée canadienne et de la 1^{re} polonaise, sans compter que les Typhoon se sont avérés dissuasifs. Toujours est-il que les SS, face à un ennemi retranché, n'ont pas été plus rapides que les Canadiens et que nous sommes loin des images héroïques colportées par Kurt Meyer [12]. La nuit suivante, les SS se sont de nouveau fait surprendre et ont perdu la cote 195. En général, ils ont été désarçonnés par les initiatives nocturnes canadiennes. Les *Flak-Kampf-Truppen*, à en croire les rapports, n'ont guère donné satisfaction. Les artilleurs de la *Flak* n'ont pas brillé dans une mission antichar pour laquelle ils n'ont pas été entraînés, et ils ont subi de lourdes pertes une fois leur position révélée. Certes, agressifs et professionnels, les Allemands ont finalement fait trois erreurs qui auraient pu leur être fatales si les Canadiens avaient su en profiter.

◀ La force de la *Wehrmacht* est de savoir parfaitement se camoufler et transformer chaque hameau en forteresse. Ce canon *Pak 40* de 7,5cm aux mains de *Waffen-SS* est mortel pour les chars alliés jusqu'à 2 000 mètres. Archives Caractère

[10] Ce texte, traduction d'un témoignage de 1957, est un archétype de cette littérature romantique d'après-guerre écrite par des vétérans et qui oppose la guerre destructrice menée par le rouleau compresseur allié et celle créatrice, toute en intelligence, des Allemands. Il est révélateur que durant des décennies, on ait douté qu'un tankiste ait pu détruire le char de Wittmann, et donc le vaincre « loyalement avec des armes équivalentes », lui préférant la thèse de la roquette d'un Typhoon ou de celle d'un obus de marine qui aurait retourné le Tiger, deux hypothèses plus conformes aux stéréotypes.

[11] Un passage, page 363, décrit comment il aurait, seul, stoppé et remotivé une colonne de fuyards de la 89. *Infanterie-Division*. Puis Kurt Meyer s'attarde sur la destruction totale de cette division. Le SS omet donc le rôle décisif joué par les soldats de la *Heer* retranchés dans chaque village et qui ont fixé et épuisé les unités alliées.

[12] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 372.



Panzer VI Ausf. E Tiger I
2. *Kompanie*
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Normandie, France, août 1944



FALLAIT-IL ANNULER LE BOMBARDEMENT DE LA 8TH AIR FORCE POUR EXPLOITER PLUS RAPIDEMENT LA PERCÉE INITIALE ?

En fait, Meyer se trompe quand il prétend avoir vu deux divisions blindées rester l'arme au pied des heures durant. Les chars qu'il a observés sont ceux des deux brigades blindées de la première vague qui ont atteint leurs objectifs. À midi, les deux divisions blindées montent encore en ligne, ralenties par des embouteillages. Certains régiments ne sont toujours pas sortis des faubourgs Sud de Caen. Il faut avoir à l'esprit qu'ensemble, les deux divisions blindées représentent une masse de 5 000 véhicules qui traversent les lignes d'un corps d'armée entier, puis un champ de bataille encore miné et où plusieurs carrefours sont toujours le théâtre de combats. Tout comme lors de « Goodwood »,

la débauche de matériel par les Alliés est devenue une contrainte. Avec ou sans bombardement, la 2^e vague ne pouvait donc pas être engagée plus tôt. Une alternative aurait été d'ordonner aux troupes de la 1^{re} vague de poursuivre sur leur lancée tout en annulant le second bombardement. Mais cette décision devait être prise au tout début de la matinée pour être transmise à la 8th Air Force au plus tard à 8h00. Or, à cette heure, rien n'indique la pauvreté de la deuxième ligne allemande. Une telle décision aurait causé un désordre considérable, sollicité des soldats déjà épuisés par une nuit de combat et aurait été contraire au règlement. Simonds n'avait alors aucune raison de modifier son plan qui fonctionnait à merveille. Il n'était même pas sûr qu'en cette matinée du 8 août, les Canadiens aient laissé passer une occasion, tout simplement parce que, contrairement aux affirmations de Meyer, la 89. *Infanterie-Division* n'était pas désintégrée. Au moins la moitié de ses combattants se sont regroupés dans la matinée autour de Cintheaux, où était déployée sa réserve divisionnaire, le *Füsilier-Bataillon 89*. Dès 10h00, certains de ses éléments ont contre-attaqué. Les 8,8cm du *III. Flak-Korps* et de la *SS-Flak-Abteilung 12* formaient aussi un cordon de protection de part et d'autre du village. Il est donc abusif d'écrire que hormis la *Kampfgruppe* « Waldmüller », plus personne ne faisait barrage aux Alliés. Ce bombardement n'a pas été utile, mais il n'est pas la cause des atterroissements alliés.



LES ALLIÉS VICTIMES DE LEUR INEXPÉRIENCE ?

Reste la critique d'avoir employé des divisions inexpérimentées. D'une manière générale, les soldats canadiens ont effectivement peu d'expérience et souffrent d'un entraînement médiocre. Les instructeurs, en nombre insuffisants, n'ont eux-mêmes reçu qu'une formation de quelques semaines dans les écoles britanniques. Il n'est donc pas étonnant que le long entraînement se limite souvent à des marches épuisantes et à des exercices physiques aussi démoralisants qu'insuffisants. La 4th *Armoured Division* n'a pu roder, lors de grandes manœuvres, ni son nouvel équipement (en particulier ses Sherman) ni son nouvel état-major. Pour autant, l'inexpérience en 1944 n'est pas une spécificité canadienne. Les troupes allemandes saignées en URSS comptent, elles aussi, une majorité de « bleus », tout comme les *Armored Divisions* américaines qui déferlent alors en Bretagne. Incriminer l'infériorité de l'équipement allié n'est pas plus pertinent.

Naturellement, le Sherman et, pire, le Cromwell sont inférieurs en performances brutes aux *Panzer*, mais là encore, les Américains ont réussi à exploiter leur percée alors qu'ils sont encore moins bien armés, n'ayant pas dans leur arsenal l'excellent *17-Pdr* et le *Firefly*.

La différence aurait-elle résidé dans le fait que ces « bleus » n'aient pas été encadrés par des officiers et sous-officiers chevronnés et compétents ? C'est ce qu'affirme Meyer... mais aussi Simonds, à l'occasion d'une conférence dès le 13 août ; conférence qui est restée ancrée dans les mémoires. Le général canadien reproche publiquement aux officiers des régiments blindés d'avoir laissé l'infanterie faire l'essentiel du travail, d'avoir manqué d'initiative et d'avoir bivouaqué au lieu de foncer. Nommément, le *Lieutenant Colonel* Halpenny, patron des *Canadian Grenadier Guards*, est jugé trop timoré dans sa conquête de Bretteville-le-Rabet, tout comme le *Lieutenant Colonel* Scott, chef du *21th Armoured Regiment (Governor General's Foot Guards)*, apathique le 10 dans la non-exploitation au sud de la cote 195. Mais Simonds pointe surtout du doigt le *Brigadier* Booth, commandant de la *4th Canadian Armoured Brigade*. Endormi au cœur de l'après-midi du 8 [13], il a ensuite mis quatre heures à informer Worthington et Halpenny qu'ils devaient se préparer à une attaque de nuit. Il lui fallut encore 3h30 pour terminer les préparatifs, et, finalement, les Sherman s'ébranlèrent neuf heures après que Simonds en ait donné l'ordre ! Il restait alors moins de trois heures d'obscurité, ce qui fit qu'Halpenny ne put attaquer de nuit Bretteville-le-Rabet et que Worthington n'avait aucun droit à l'erreur de navigation s'il voulait se saisir de la cote 195 avant le jour. Tous les officiers de la *4th Armoured* étaient pourtant relativement expérimentés, contrairement à ce qu'affirme Meyer. Ils avaient combattu au sein d'autres unités en Italie, mais il est vrai que là-bas, il n'y avait jamais eu de percée à exploiter [14].

Pour John A. English et Brian A. Reid, le corps des officiers a surtout souffert d'un défaut de formation et de sélection. Le Canada, manquant dramatiquement d'officiers en 1939, a été contraint de recourir à des promotions rapides et massives [15]. En outre, à la décharge des officiers, les outils doctrinaux à leurs dispositions ne leur permettaient pas de s'exprimer. Plusieurs de ces principes fondamentaux qui déterminent la manière de combattre, de s'entraîner, de s'organiser, de s'équiper étaient erronés. La doctrine, les matériels sont en fait britanniques et communs à toutes les troupes du *21st Army Group*. Simonds est diplômé du *Staff College* anglais de Camberley et Kitching est même un ancien officier de la *British Army* qui a migré avant-guerre au Canada. Canadiens et Polonais, vierges de toute expérience du maniement d'unités blindées, hormis quelques engagements tactiques en Italie l'année précédente, s'en remettent aux théories anglaises, en particulier à celles de Montgomery, que Simonds admire.

[13] Simonds ne connaît alors pas la cause de la « sieste ».

[14] L'expérience n'est de toute façon pas une solution miracle. En effet, au même moment, Montgomery limoge une grande partie de l'état-major de la *7th Armoured Division*, les fameux « Rats du désert », ulcéré par ses erreurs et son manque d'allant depuis le 7 juin 1944. Le commandant de la *51th Highland Division* a subi le même sort quelques semaines plus tôt, tant les performances de cette division prestigieuse avaient été décevantes.

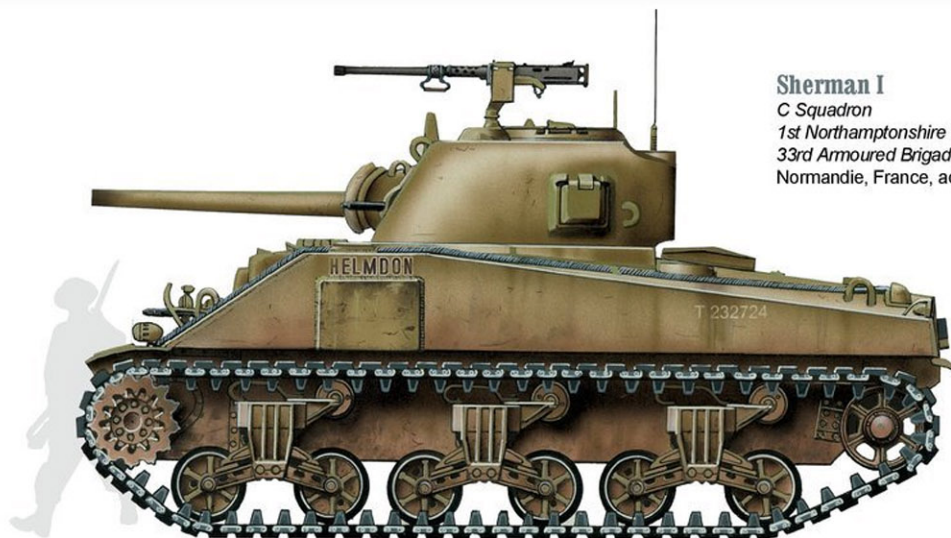
[15] Les effectifs de l'Armée canadienne ont été multipliés par 119 depuis 1939 contre une multiplication par 15 pour la *British Army*. La plupart des officiers rapidement promus, à commencer par Kitching, seront limogés au cours des semaines suivantes.

- 1 Des forteresses volantes B-17 en route la Normandie. Leurs équipages ont développé une technique utilisant un bombardier leader qui donne le signal de largage à tout son groupe, ce qui sera la cause de tragiques bavures durant « Totalize » (65 Polonais et Canadiens tués). US Nara
- 2 Les soldats de seconde classe L.B. Roy et R.L. Parker, de la *9th Canadian Infantry Brigade*, déploient un drapeau nazi capturé à Hautmesnil le 10 août 1944. Bibliothèque et Archives du Canada
- 3 Autre prise de guerre, ce pistolet Luger, peut-être trouvé dans le char visible à l'arrière-plan. Remarquez qu'au cœur de l'été, ce Canadien n'a pas abandonné son pull. Il est vrai que 1944 connaît un été pluvieux, même selon les critères normands. Bibliothèque et Archives du Canada
- 4 Plusieurs engins de démolition filoguidés de type Goliath auraient été engagés contre la *4th Armoured Division* le 10 août dans l'espoir de reconquérir la cote 195. Cet engin exotique a une efficacité limitée : lent (10 km/h) et peu protégé. Par contre, l'effet psychologique est réel ; les témoignages comparent l'impression laissée par ces petits engins à des araignées grimpaient le long de la jambe !





▼ Un rare cliché montrant une Troop de quatre Sherman polonais, dont deux Firefly. Il s'agit d'une adaptation britannique armée d'un canon de 17-Pdr, seul capable de percer les blindages frontaux des Tiger et Panther. Les Polonais l'ont adopté avec enthousiasme pour son punch, même si l'optique d'origine n'est pas adaptée au canon, ce qui rend la visée aléatoire. D'autant que les départs d'obus provoquent une fumée aveuglant le tireur. La production étant lente, il n'y a, sauf exception, qu'un Firefly par Troop. NAC



Sherman I
C Squadron
1st Northamptonshire Yeomanry
33rd Armoured Brigade
Normandie, France, août 1944

© M. Filipek / Batailles et blindés, 2013

UNE DOCTRINE INADAPTÉE

Ces principes se retrouvent dans le plan dessiné par Simonds :

- Conformément au manuel, l'offensive est violente et se déroule sur un front étroit. Simonds concentre sur 7 kilomètres 650 chars, 1 500 bombardiers lourds, 720 bouches à feu. Elle veille à préserver le principe de concentration des forces. Le général estime qu'une bonne exploitation doit se borner à une pointe unique de la largeur d'une brigade afin de permettre un appui rapide à l'unité de tête, d'offrir une base de repli solide, d'éviter de disperser les unités d'appui (comme l'artillerie et le génie) et permettre à l'état-major de corps de conserver un contrôle strict de la bataille [16].
- Conformément au manuel, l'exploitation se fait en échelons, c'est-à-dire que la première vague sécurise le terrain, tandis que des bataillons de renfort relancent l'assaut vers l'objectif suivant. Une telle attaque permet aussi, pense-t-on, de ménager le moral des troupes en leur donnant des objectifs limités qui réduisent leur exposition en première ligne.
- Contrairement à la philosophie allemande de la guerre qui estime que la clé du succès réside dans la capacité à s'accommoder de la nature

chaotique du combat, la philosophie britannique cherche au contraire à restaurer un ordre à travers l'exécution minutieuse d'un plan, ce qui est le cas ici. Une telle philosophie implique un commandement centralisé et réduit les subordonnés à de simples exécutants. C'est ce que les Britanniques appellent le *Restrictive Control* [17]. Pour Simonds, ce contrôle a aussi l'avantage de compenser l'inexpérience de ses troupes. Dans cette optique, commander depuis l'arrière est une procédure logique, si ce n'est indispensable, et l'accusation de couardise portée par Kurt Meyer n'est pas fondée et n'est rien de plus que de l'ethnocentrisme.

Tous ces principes, hérités de la Grande Guerre et du désert libyen quand l'assaillant, désorganisé par son avance, était culbuté par des contre-attaques allemandes agressives, se conjuguent mal avec une exploitation mécanisée réussie. Depuis vingt ans, les historiens (tels English, Samuels, Buckley) en ont mis en évidence les défauts systémiques. L'attaque sur un front très étroit facilite le travail du défenseur tout en restreignant les possibilités de manœuvre de l'attaquant. Au lieu de s'écarter et de suivre la ligne de moindre résistance, les axes de progression ont convergé vers le bois du Quesnay, un véritable coupe-gorge. L'avance en échelon a empêché une progression fluide. Elle s'est apparentée à



[16] *Operational Policy of Second Canadian Corps*, Simonds (G.), 17 février 1944.

[17] Martin Samuels l'oppose au commandement par objectif allemand (*Auftragstaktik*), dans lequel l'initiative de la base est encouragée – à condition qu'elle respecte l'esprit des directives générales – afin de profiter sans délai de toutes les opportunités qui s'offrent dans une bataille fluide et imprévisible. Samuels (M.), *Command or Control? Command, training and Tactics in the British & German armies, 1888-1918*, Franck Cass, 1995.

[18] Déclaration du 1er juillet 1944 lors de l'exercice « Iroquois », cité par J.A. English, *op. cit.*, p. 219.

une succession de coups de boutoir. Elle a renforcé l'engorgement des rares axes de circulation, où renforts, artillerie en cours de redéploiement, convois de ravitaillement et colonnes d'ambulances de retour du front se sont entremêlés. Comme il est du ressort de la vague qui a avancé de sécuriser le terrain, les brigadiers et divisionnaires des divisions blindées se sont retrouvés débordés par l'obligation de relancer l'assaut vers les objectifs qu'ils n'avaient pas atteints tout en réduisant les poches de résistance. Ils y ont dispersé leur attention et leurs moyens, ont désarticulé leurs divisions, ce qui a contribué, de concert avec les embouteillages, à réduire paradoxalement la force de frappe du *21st Army Group* à peu de chagrin. Des moyens considérables à disposition initialement, seuls

furent engagés simultanément, le 9 août contre la ligne de résistance principale allemande, les *Worthington* et *Scott Forces* ainsi que les Polonais du 1^{er} régiment blindé et du 24^e Lanciers, soit 4 régiments de chars sur 14 et un seul régiment d'infanterie sur 26 ! Le lendemain, l'attaque sur le bois du Quesnay se borna à deux régiments d'infanterie, moins de 1 000 hommes, une misère. Voilà l'origine des « attaques locales » pointées par Meyer.

Quant à la planification, elle a conduit Simonds à construire un plan inutilement complexe. Après les modifications de la phase II, le plan était devenu « une usine à gaz », comme en témoigne l'affaire de Gaumesnil. La conquête de ce village, situé dans la zone II, a été confiée à la *2nd Canadian Infantry Division*, une unité de la phase I. Mais par sécurité, la division devait attendre la fin du bombardement américain et donc se lancer à l'assaut en même temps que se mettait en branle la *4th Armoured Division*. Ainsi, trois brigades appartenant à deux divisions différentes se retrouvaient à attaquer le même objectif au même moment sans s'être concertées ! Dans les faits, la 4^e blindée a retardé son avance le temps que la 2^e division conquiert le village. Trois heures ont été gaspillées, une éternité. Complexe, le plan était aussi trop rigide, chaque objectif intermédiaire devait être saisi à des heures précises par des unités désignées à l'avance. Elle a bridé les acteurs et contribué à les embourber. D'une manière générale, le *Restrictive Control* fut incapable de tirer profit des opportunités et conduisit à ralentir les opérations. Ce travers a été aggravé par la modification du plan 48 heures avant l'attaque. Le *Brigadier Booth* ne put convoquer ses chefs de régiment que cinq heures avant l'heure H, sans être capable de leur expliquer clairement le déploiement des unités. Les équipages, notamment ceux des *Grenadier Guards* qui devaient ouvrir la route, n'avaient pas la moindre idée de ce qui allait se passer. La situation s'est encore détériorée avec la défaillance de nombreuses radios, comme en fit



▲ Un Sherman doublement déchenillé et abandonné. Inférieur en performances brutes aux *Panzer*, aisément inflammable au point que les Allemands l'avaient surnommé le « Tommy cooker », gourmand en essence, le Sherman est pourtant un bon compromis pour la guerre industrielle : facile à produire, peu encombrant, fiable, polyvalent avec sa pièce de 75 mm qui tire des obus antichars et explosifs. Ici, un char de la 1^{re} DB polonaise, comme le prouve l'insigne sur le châssis. Archives Caractère

▼ Cette pièce de 4.5 in (114 mm) assure l'appui-feu à moyenne portée (18 000 m). Simonds est un artilleur de formation et aspire à offrir le meilleur soutien possible aux combattants. « Totalize » déçoit ses espérances. IWM

l'amère expérience Worthington. Saturation de l'espace, complexité excessive, manque d'informations et de souplesse, rigidité et défaillance de la chaîne de commandement, tous ces éléments se conjuguent pour expliquer les attermoissements qui ont laissé le temps à l'ennemi de se rétablir.

Sur un point, la doctrine avait été amendée. Avant le débarquement, Montgomery restait convaincu qu'une poursuite ne pouvait être menée avec assez de célérité qu'avec des moyens mécanisés. Pour cette raison, l'infanterie motorisée d'une division blindée (trois régiments réunis dans une brigade) était considérée comme une force d'appui et était découplée de la force rapide, la brigade blindée (trois régiments de chars et un d'infanterie mécanisée sur *Half-Tracks*). C'est ainsi que la 1^{re} DB polonaise connut son baptême du feu. Mais Booth, qui suivait de près les expériences menées en Normandie par la *11th Armoured Division*, convainquit Kitching que les chars seuls avaient « peu de chance de succès contre les *Kampfgruppen*. Pour les vaincre, il fallait les imiter et les surpasser en équipement, en esprit offensif, en initiative et en coopération interarmes » [18].





C'est pour cette raison que la *4th Armoured* adopta une nouvelle structure imbriquant chars, infanterie et d'autres unités d'appui au sein de *Battle Groups*. Cette initiative constituait en apparence un progrès certain. Mais ces *Groups* n'étaient en rien similaires à une *Kampfgruppe* ou à un *Combat Command* américain. Il ne s'agissait que d'une formation *ad hoc* associant des unités qui n'avaient aucune expérience commune. Surtout, n'ayant pas d'état-major, ces *Battle Groups* faisaient peser une charge insupportable pour un seul homme, souvent le chef de l'unité de tanks, dépourvu d'expérience interarmes, tout en restant de simples unités d'exécution peu réactives et dépendantes d'un commandement central.

DES APPUIS DÉFAILLANTS

Plus surprenant, « Totalize » semble avoir singulièrement manqué d'appui-feu. Meyer écrit que les chasseurs-bombardiers ont fait défaut le 8 août [19], l'artillerie s'est faite très discrète ; pire, les rares mentions insistent sur les bavures. Les appuis sont pourtant essentiels dans la doctrine du *21st Army Group*, et la *Royal Artillery* est bien organisée. Chaque régiment de chars et d'infanterie est accompagné de plusieurs observateurs d'artillerie reliés par radio à la fois à leur régiment et à un officier centralisateur ayant autorité pour réquisitionner d'autres régiments. Les échanges radio ont été simplifiés, les intermédiaires réduits et les appuis massifs encouragés. Ainsi, un observateur pouvait obtenir automatiquement, en quelques minutes, l'appui de toutes les pièces d'une division en commençant son message par le code « Uncle Target », les codes « Victor » et « William » déclenchant les feux de toutes les pièces disponibles à l'échelon du corps et de l'armée. L'artillerie a d'abord pâti des embouteillages et des dégâts collatéraux de la *8th Air Force*. Plusieurs régiments n'ont pas pu se redéployer à temps pour couvrir l'avance des divisions blindées. Pour autant, Simonds avait à sa disposition des moyens considérables qui devaient compenser ces aléas tactiques [20]. Pour John Buckley, le principal problème résidait dans un équipement partiellement inadapté. La pièce de campagne du *21st Army Group* était le *25-Pdr* : si elle était fiable, légère, souple et avait rendu d'incalculables services comme arme antichar d'appoint dans le désert, cette pièce n'avait pas une portée et une létalité suffisantes. Un obus délivrait moins de la moitié d'explosifs que son équivalent allemand de *10,5cm*. Il n'était mortel qu'à condition d'exploser à un mètre d'une tranchée. Pour autant, un pilonnage pouvait, par exemple, museler les pièces antichars et faciliter le contournement des points d'appui allemands en les noyant sous les fumigènes. Mais ce ne fut pas le cas. La réponse réside une nouvelle fois dans le manque de coopération et dans l'ignorance des tankistes. L'officier d'observation avancée du *23rd Artillerie Regiment* note que le 8 août, « les tankistes de la *4th Brigade* n'avaient pas confiance en l'artillerie et ne demandèrent même pas un écran de fumée ». Autre exemple, la force Worthington était accompagnée des observateurs avancés des *19th*, *23rd Field Regiments* et du *Captain Searle*, observateur du *11th Medium Regiment*, mais dont le char spécialisé tomba vite en panne [21]. Or, la présence de Searle était

[19] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 364.

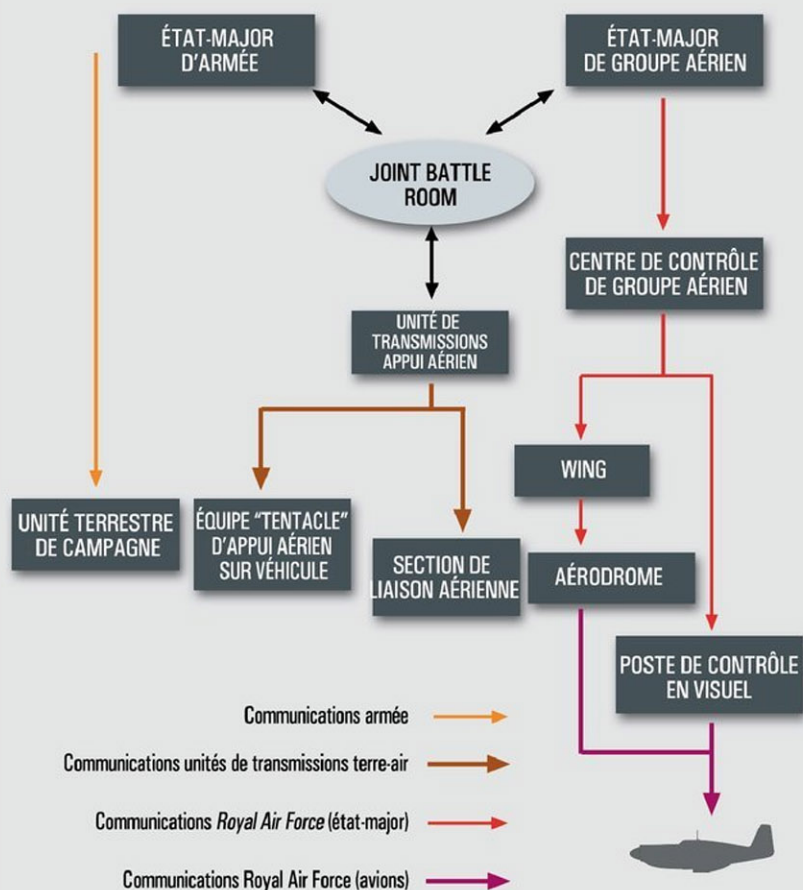
[20] Simonds les avait d'ailleurs anticipés et avait imaginé le second tapis de bombe comme un moyen de compenser l'artillerie.

[21] Un *Ram Observing Post* bardé d'antennes de radio et pourvu d'un canon factice.



▲ Un Hawker Typhoon armé de roquettes vient de prendre l'air. Redoutable avion d'attaque au sol, il est sous-exploité à cause d'une coopération médiocre entre la RAF et l'Army. IWM

ORGANISATION DE L'APPUI AÉRIEN TACTIQUE BRITANNIQUE





◀ Le seul char de conception canadienne, le RAM (sur châssis du M3 Grant américain), est obsolète en 1944, et seuls 84 RAM OP (*Observing Post*) servent de véhicules d'observation avancée pour les artilleurs des *Armoured Divisions*. Pour permettre de loger les deux radios Wireless n°19, les casiers à obus et le canon ont été démontés. La bouche à feu visible est en fait un tube factice. Région Basse-Normandie, Archives du Canada

vitale dans la mesure où seules les pièces lourdes de son régiment auraient eu la portée suffisante pour atteindre la cote 195. Au lieu de cela, le *Captain* fut invité à prendre place sur le siège du mitrailleur dans un char... dont la radio était en panne : de cette place, il ne vit quasiment rien. L'officier, dont la mission était de savoir toujours où il se trouvait et de rester en contact avec ses supérieurs, fut incapable de travailler. Cela montre bien que les tankistes n'avaient aucune conscience des contraintes de leurs collègues artilleurs. On notera aussi que, contrairement aux Allemands et aux Américains, aucune unité d'artillerie n'a été directement rattachée aux *Battle Groups*. Sans doute était-ce pour éviter leur dispersion, mais cela n'a favorisé ni la coopération ni la projection des pièces vers l'avant.

La coopération avec l'aviation tactique a été encore plus mauvaise, la faute à des procédures inadaptées. On a vu que les Typhoon avaient appuyé Worthington sans jamais être en contact radio avec lui, tout simplement parce que ce n'était pas possible. Fin juillet, l'Américain Pete Quesada, commandant de la *9th US Air Force*, avait validé une procédure de coopération : l'*Armoured Column Cover*, qui permettait une télécommunication directe entre un officier de l'*Air Force* détaché dans une colonne blindée et les avions en appui. Les Britanniques ne se sont pas inspirés de leurs Alliés, conservant un système bien plus primaire, où chaque armée transmettait des demandes de frappe à une *Joint*

Battle Room (un état-major interarmes *Army-RAF*) qui les répercutait au *84th Composite Group* de chasseurs-bombardiers de la *2nd Tactical Air Force*. Une demande de la sorte devait donc remonter toute la chaîne de commandement terrestre, puis redescendre celle de la RAF, une procédure bien trop lourde et longue (voir schéma). Dans ces conditions, les 2 000 sorties aériennes n'ont guère été profitables. Il s'agissait soit de frappes planifiées à l'avance, soit de vols de reconnaissance armée. Les pilotes, craignant les « bavures », en ont été réduits souvent à des tirs d'opportunité en arrière des lignes allemandes. C'est ainsi, à l'occasion d'un vol libre, que les Typhoon découvrirent les rassemblements allemands au pied de la cote 140. Pour Terry Copp, si la force Worthington avait été américaine, non seulement elle aurait profité d'un parapluie aérien massif, mais son erreur de localisation aurait été rapidement corrigée et l'information relayée au commandement.

RECONNAISSANCES NÉGLIGÉES & OPPORTUNITÉS GÂCHÉES

Mal renseignés, les officiers le furent aussi du fait de l'absence quasi-totale d'opérations de reconnaissance dans la profondeur du dispositif ennemi. Les Canadiens et les Polonais n'ont jamais su ce qu'ils avaient en face d'eux.

▼ Des fantassins du *Royal Winnipeg Rifles*, *2nd Canadian Infantry Division*, viennent d'être relevés. Engagés quasi quotidiennement depuis fin juillet, ses compagnies épuisées et en sous-effectifs ne participeront qu'à la phase I de l'opération. Bibliothèque et Archives du Canada





Et pour cause, dans la matinée du 8, aucune reconnaissance ne fut lancée, alors que les Canadiens en avaient le temps puisque le second tapis de bombes n'était prévu qu'à midi. Les deux divisions blindées attaquèrent en aveugle. La situation se répéta les deux jours suivants. Il s'agissait une nouvelle fois d'une défaillance doctrinale. Au sein du *21st Army Group*, les reconnaissances terrestres se limitaient à l'envoi d'éclaireurs, une action purement tactique. Plus révélateurs encore, les régiments de reconnaissance des deux divisions blindées étaient équipés de chars, un outil inadapté, et ils servaient de force de frappe à l'instar des autres régiments blindés. Il n'y avait donc plus que le régiment de reconnaissance du corps d'armée, équipé d'automitrailleuses pour les reconnaissances en profondeur. C'est que les généraux s'en remettaient principalement aux photos aériennes. « Totalize » prouve que cette confiance était non seulement excessive, les Allemands étant passés maîtres dans l'art du camouflage, mais aussi que cette procédure était incompatible avec l'accélération du rythme de la bataille, les renseignements étant souvent obsolètes une fois entre les mains de Simonds. Il faut ajouter que même au regard de ces standards modestes, la collecte de renseignements était jugée médiocre, et quatre jours avant le début de « Totalize », un stage destiné aux officiers de renseignements était encore organisé pour l'améliorer, visiblement sans grand résultat.

Ainsi, la conjugaison de ces éléments explique non seulement la prudence apparente des Alliés mais permet aussi de mieux comprendre pourquoi, quand ils y dérogeaient, la prise de risque ne fut jamais récompensée, comme en témoignent les charges des tankistes polonais ou l'expédition dramatique de Worthington. Ce dernier épisode met en lumière aussi les opportunités manquées. Bien loin d'être un désastre initial, l'erreur de navigation de Worthington aurait pu être un involontaire coup de maître. En effet, alors que l'itinéraire prévu le conduisait, à l'aube, au plus près des pièces antichars ennemies installées dans le bois du Quesnay, où il se serait probablement fait étriller, Worthington, en s'installant sur la cote 140, a déstabilisé la défense allemande. La *Kampfgruppe* « Waldmüller » et le reliquat de la *89. Infanterie-Division* étaient alors virtuellement pris en étau entre lui et les Polonais, tandis que la *Kampfgruppe* « Wünsche » avait son flanc droit à découvert. Au matin du 9, une brèche existait de fait,

► Hubert Meyer est le chef d'état-major de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend ». Il joue un rôle actif dans les opérations, supplantant son supérieur – et homonyme – Kurt Meyer quand ce dernier se projette aux avant-postes, ce qui est assez fréquent. Le fonctionnement d'un état-major divisionnaire allemand n'a rien en commun avec celui de son homologue allié.
DR

► Page de droite : Artilleurs allemands affairés dans le bocage autour d'une pièce Pak 40 de 7,5cm. Les canons antichars, bien camouflés dans la végétation, sont une menace constante pour les tankistes alliés en Normandie.
NAC

[22] Bernage (G.) & Meyer (H.), *op. cit.*, p. 374.

[23] D'Este (C.), *Decision in Normandy, 1983* traduit chez Perrin, *Histoire du débarquement*, 2013.

▼ Ce cliché est révélateur du paysage dans lequel se déroule « Totalize » : des openfields où les blés à maturité cachent des menaces, ponctués de bois et de hameaux transformés en autant de points d'appui, difficiles à contourner. Ces Cromwell appartiennent obligatoirement au 10^e chasseurs à cheval polonais, seule unité à en être équipée lors de la bataille.
NAC



et la *4th Canadian Armoured Division* était en bonne position pour s'y engouffrer. Le lendemain matin, *bis repetita* en prenant la cote 195, les Canadiens eurent l'opportunité de déborder la *12. SS-Panzer-Division* par l'ouest. Scott y renonça face au barrage dressé par les *8,8cm* en contrebas. Pour Hubert Meyer, ancien chef d'état-major et auteur de l'historique de la « Hitlerjugend », ce choix est révélateur de l'effet psychologique dévastateur que suscitaient ces pièces de *Flak*. L'ancien SS rappelle qu'une fois repérées, elles étaient pourtant une cible toute désignée pour l'artillerie et les « Jabos » [22]. Mais il n'y eut pas de bombardement, et, à la place, Simonds se heurta de plein fouet à la *Kampfgruppe* « Wünsche ». Pour autant, ces opportunités d'ordre tactique ne sont rien au regard de celle offerte à Montgomery. Carlo d'Este, dans sa thèse sur la campagne de Normandie [23], estime que « Monty » a commis une erreur en n'intervenant pas dans le déroulement de la bataille. L'historien militaire américain pense qu'il aurait dû renforcer le corps canadien avec des unités prélevées à la *11nd British Army*.





[24] D'après le *British Field Service Pocket Book*, la finalité de l'opération (*the object*) ne doit pas être confondue avec l'objectif (*the objective*). « une localité dont la capture facilite et accélère la réalisation de la finalité ».

[25] Cette hypothèse se fonde sur le constat qu'à chaque fois que les Britanniques ont cherché à s'inspirer des Allemands, la greffe de ces techniques étrangères à leur culture militaire conduisit à une hybridation cumulant les handicaps sans en tirer les avantages.

[26] La *Field Service Regulation* de 1920 part du postulat que les Britanniques ne peuvent plus se permettre des hécatombes. Elle exige du commandant en chef qu'il économise le sang et préserve le moral, et recommande déjà des offensives minutieusement planifiées sur un front étroit, en échelon associant coopération interarmes, primat du feu et *Restrictive control* évitant tout danger d'être déséquilibré par l'ennemi.

D'Este estime que cela aurait suffi à faire sauter le verrou sur la route de Falaise. Mais ces unités auraient pu être encore plus décisives en s'engouffrant dans la brèche qui s'ouvrait alors entre le *I. SS-Panzer-Korps* et la *272. Infanterie-Division*. À travers cette trouée, les Alliés auraient pu soit se précipiter sur Trun et réaliser le petit encerclement qu'appelait de ses vœux Bradley, soit foncer sur Rouen *via* Lisieux et réussir le grand encerclement sur la Seine, qui avait les faveurs de « Monty » et Patton. Mais cela impliquait de chambouler complètement le plan et obligeait à une improvisation complexe : extraire plusieurs divisions de la région de Vire, les basculer sur une cinquantaine de kilomètres et les projeter dans une région vallonnée et boisée le long de l'axe Saint-Pierre-sur-Dives–Lisieux. Une telle option était d'autant plus improbable que tous les regards étaient fixés abusivement sur Falaise. Huit jours avant le déclenchement des opérations, dans le rapport préliminaire à « Totalize », Simonds écrivait déjà que la finalité était de « percer les positions allemandes le long de la route Caen–Falaise ». Il y avait une confusion majeure entre le but – permettre la destruction des armées allemandes au sud de la Seine – et l'objectif – Falaise [24]. Finalement, le général canadien n'eut aucun renfort et dut stopper son avance quatre jours, le temps de planifier un nouveau coup de boutoir. Falaise, qui avait entre-temps perdu tout intérêt stratégique, ne fut libérée que dans la soirée du 16 et la poche fermée le 19 dans la région de Trun–Chambois, douze jours après les débuts de « Totalize ». La transition ratée de la percée vers l'exploitation a donc une origine doctrinale. C'est elle qui explique la rigidité des opérations et le *Restrictive Control* qui les ont ralenties et entravé les manœuvres. C'est également elle qui est à l'origine des difficultés d'intégration interarmes et des défaillances du renseignement. Il s'est ensuite ajouté des appuis mal gérés et un encadrement de la troupe parfois défaillant. L'échec de l'exploitation de « Totalize » est donc structurel et doit bien peu à la conjoncture (réactivité des SS, erreur de navigation, pause imposée par un second bombardement) et encore moins à un soi-disant manque de *Fighting spirit*. Il est bien sûr tentant de se gausser *a posteriori* de cette performance, surtout à la lumière du « Blitzkrieg » de 1939-41 ; mais en août 1944, celui-ci n'était plus qu'un souvenir, et le visage de la guerre mécanisée avait depuis bien changé. Face à des défenses renforcées en moyens antichars et étayées en profondeur, convertir une percée tactique en une exploitation exigeait dorénavant une planification méticuleuse (en particulier de la

logistique comprise comme une gestion fluide des mouvements et non comme une simple accumulation de matériels), une supériorité aérienne, une intégration interarmes la plus parfaite possible, une chaîne de commandement souple et réactive, et une culture de la bataille dans la profondeur. En 1944, seules les Armées soviétique et américaine pouvaient, quoique imparfaitement, réunir ces cinq conditions. Pour les armées issues du modèle britannique, une telle transformation de leur doctrine était impossible tant le terreau culturel était hostile. Quand bien même la mutation aurait-elle été conceptualisée, qu'il eut fallu un délai pour s'équiper convenablement et s'entraîner. Sur tout, dans cette éventualité, les autorités auraient dû réussir à disséminer cette nouvelle pensée auprès de dizaines de milliers de cadres dans un contexte de guerre, tout en surmontant les résistances d'un corps social par essence traditionaliste. Une telle révolution aurait tellement disloqué les structures que l'on peut douter de son efficacité [25], et c'est finalement avec la doctrine formulée en 1920 [26], mais matinée d'innovations techniques et tactiques, que les armées inspirées par le modèle britannique ont remporté la victoire en 1945. ■

BIBLIOGRAPHIE

- ▶ Bernage (G.) & Meyer (H.), *12. SS Panzerdivision « Hitlerjugend »*, Heimdal, 1994.
- ▶ Buckley (J.), *British armour in the Normandy campaign*, Franck Cass, 2004
- ▶ Buckley (J., dir.), *The Normandy campaign 1944, sixty years on*, Routledge, 2006.
- ▶ Copp (T.), *Fields of Fire: The Canadians in Normandy*, University of Toronto Press, 2003
- ▶ English (J. A.), *The Canadian Army and the Normandy Campaign : A Study in the Failure of High Command*, Praeger, 1991
- ▶ Lodieu (D.), *La Massue. Les soldats polonais dans la bataille de Normandie*, Ysec, 2004
- ▶ Reid (B. A.), *No Holding Back, Operation Totalize*, Robin Brass Studio, 2005
- ▶ Stacey (C.), *Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la seconde guerre mondiale*, Imprimeur de la Reine, 1957 (vol I) et 1960 (vol III)